

## CHAPITRE II

**SUR L'HISTOIRE DE L'APPROCHE ANALYTIQUE DE  
L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE : DE BOLZANO ET  
BRENTANO A BENNETT ET BARNES<sup>1</sup>**

« Was geht mich die Geschichte an ? »  
Wittgenstein  
« Die [Geschichte] habe ich vergessen. »  
Husserl<sup>2</sup>

## 1. INTRODUCTION A UNE BIBLIOGRAPHIE

La philosophie analytique est, dit-on, an-historique, anti-historique même. Elle s'est souvent présentée comme marquant une rupture avec le passé. L'attitude inspirant la question rhétorique que pose Wittgenstein dans les *Carnets*, « Was geht mich die Geschichte an ? », est répandue. Les multiples liens entre la réalité historique et l'anthropologie philosophique qui ont fasciné les philosophes depuis Hegel jusqu'à Dilthey, Heidegger, Adorno et Habermas – l'évolution historique, les dimensions historiques de l'éthique, de la politique, l'histoire de l'individu et les deux philosophèmes qu'elle englobe : la Vie et la Mort – y sont singulièrement absents, absents tout court (pas dans le sens parisien du mot). Même lorsqu'elle parle de l'histoire de la philosophie, la philosophie analytique montre son manque d'intérêt pour l'histoire. Tel est au moins le reproche qu'on lui adresse de

<sup>1</sup>. Ce texte doit beaucoup aux discussions que j'ai eues avec Daniel Schulthess lors du Séminaire de IIIème Cycle sur l'approche analytique de l'histoire de la philosophie que nous avons dirigé en 1988/9 à Genève et à Neuchâtel. Qu'il en soit ici remercié tout comme Jean-Maurice Monnoyer, Gudrun Tausch et Christiane Chauviré qui ont bien voulu améliorer mon français. [N.d.E. : les références bibliographiques complètes de ce chapitre sont données dans la bibliographie spécifique située en fin d'article]

<sup>2</sup>. Wittgenstein, *Carnets*, 2.9.16 ; la phrase de Husserl est sa réponse à une question posée par Heidegger en 1922 avant le départ de Husserl pour Londres, "Und wie, Herr Geheimrat, steht es mit der Geschichte?", une réponse que Husserl aurait donnée en regardant son interlocuteur droit dans les yeux (cf. Spiegelberg 1981, p.146). Pour la fin de l'histoire du séjour de Husserl en Angleterre voir Ogden et Richards (1972, p.269-70).

plus en plus. Néanmoins, l'approche analytique de l'histoire de la philosophie possède, à son insu, une histoire. Telle est au moins la thèse que je voudrais développer ici.

Je commencerai en caractérisant sommairement l'approche analytique de l'histoire de la philosophie. Je présenterai ensuite ce qui est, à mon avis, une anticipation de cette approche. Ceci m'amènera, dans la dernière partie de cet exposé, à poser certaines questions à son sujet.

L'intérêt croissant pour l'histoire de la philosophie dans la philosophie analytique semble faire partie de cet élargissement d'horizon qui transforma lentement la philosophie analytique dans les années soixante et soixante-dix : l'esthétique, la politique, les questions éthiques substantielles et la métaphysique analytique commençaient à s'imposer au moment-même où la philosophie antique de tendance analytique connaissait l'explosion que l'on sait. Dans l'introduction à *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy*, paru en 1982, on lit : « L'un de nos buts est de mettre en continuité intellectuelle l'activité de la philosophie contemporaine et la philosophie médiévale, comme c'est déjà le cas pour la philosophie antique »<sup>3</sup>, une ambition qui depuis ne s'est pas avérée vaine.

Aujourd'hui le nombre de volumes dans la série "Arguments of the Philosophers" continue à croître. On trouve des philosophes analytiques prêts à écrire des livres sur Augustin, Hegel et Heidegger, tout comme on trouve une philosophie analytique de la sexualité ou un marxisme analytique. Même Freud a été analysé. Ni les sujets continentaux, ni les auteurs préférés des continentaux ne semblent pouvoir résister à l'appétit analytique.

En mettant à part le livre de Russell sur Leibniz, on pourrait penser que l'histoire de la philosophie n'a été découverte que très tardivement dans la philosophie analytique. Mais il y a des raisons de penser qu'il serait plus juste de parler d'une interruption des rapports entre la philosophie et l'histoire de la philosophie dans la tradition analytique. Cette interruption est surtout une conséquence de l'attitude mélodramatique adoptée par le Cercle de Vienne à propos de l'histoire de la philosophie.

On parlera d'une interruption tout de même, puisque l'*Auseinandersetzung* avec le passé est loin d'être absente chez Russell et Moore : Kant, Hume ainsi que Leibniz font l'objet de leurs critiques. Même la discussion par Frege de la théorie spinoziste du nombre, par exemple, se situe à un niveau que la philosophie analytique ne retrouvera que bien après le Cercle de Vienne. On peut parler d'interruption aussi dans la

<sup>3</sup>. « It is one of our aims to make the activity of contemporary philosophy intellectually continuous with medieval philosophy to the extent to which it already is so with ancient philosophy ». Cf., par contre, les séries *Philosophers in context* (Brighton, Harvester), *Studies in Intellectual History* (Manchester University Press), les écrits de Q. Skinner (in ed. Tully, 1988), (eds.) Rée et al. 1978; (eds.) Rorty et al., 1984, et surtout Ayers, 1991. Sur Ayers, cf. Bennett, 1992.

mesure où les liens entre la philosophie du langage ordinaire et l'histoire de la philosophie de l'Antiquité commencèrent à s'établir déjà dans les années trente et allaient fournir un des points de départ pour la renaissance de cette dernière.

Je prendrai comme exemples paradigmatiques de l'approche analytique les œuvres de deux Jonathans. Dans son livre sur l'empirisme britannique (1971), dans ses deux Kant (1966, 1974) et son Spinoza (1984), J. Bennett nous fournit un corpus qui est non seulement exemplaire, mais qui continue de manière évidente l'approche que l'on trouve déjà dans le Leibniz de Russell. L'exemple de Bennett est précieux à cause de l'ampleur de ses travaux – peut-être n'y a-t-il que Hintikka qui ait abordé avec autant d'attention l'histoire de la philosophie – et à cause du radicalisme de son approche. Et aussi parce qu'il est la cible préférée, tant de ceux qui abhorrent l'approche analytique que de ceux qui dans le camp analytique se tournent vers une approche plus ouverte à l'histoire.

Son livre sur Spinoza met de côté presque tout le contexte historique (sauf en ce qui concerne Descartes) ainsi que la philosophie politique de Spinoza. L'exemple de Wolfson l'encourage à cette abstraction: «Le travail et l'érudition sont impressionnants mais le bénéfice philosophique est presque nul». Son but: «Je veux comprendre les pages de l'*Éthique* de telle manière que je puisse en apprendre la philosophie». À côté de la reconstruction et de l'évaluation des arguments de Spinoza lui-même, on trouve souvent la tentative d'améliorer Spinoza: «Écartons les arguments officiels, et voyons si nous pouvons faire mieux, jusqu'à utiliser une argumentation qu'accepterait Spinoza»<sup>4</sup>. Comme le dit Ariew dans un compte rendu qui commente ces passages:

Les théories que Bennett décide de souligner et la façon dont il les interprète dépendent des intérêts de Bennett, non de ceux de Spinoza; les méthodes qu'utilise Bennett pour évaluer l'œuvre de Spinoza appartiennent à Bennett. Il y a même en fait le présupposé que la tâche de Spinoza est la même que celle de Bennett. Bennett traite Spinoza comme s'il était un philosophe analytique du vingtième siècle, un collègue de faculté<sup>5</sup>.

Bref, son approche est *whiggish*. Ainsi nous lisons dans son Kant: «C'est une erreur de croire qu'un très grand philosophe ne peut s'être

<sup>4</sup> «The labour and learning are awesome but the philosophical profit is almost nil» (p. 16); «I want to understand the pages of the *Ethics* in a way that will let me learn philosophy from them» (p. 15, cf. 35); «Let us...turn aside from the official arguments and see if we can do better, still using lines of thought to which Spinoza would be sympathetic» (p. 131).

<sup>5</sup> «The doctrines Bennett chooses to emphasize and how he chooses to interpret them depend on Bennett's interests, not Spinoza's; the methods Bennett uses to evaluate Spinoza's work are Bennett's; in fact there is even the assumption that the enterprise in which Spinoza is engaged is the same as Bennett's. Bennett treats Spinoza as if he were a twentieth century analytic philosopher, a colleague in his department» (Ariew, 1987, p. 651).

trompé gravement et souvent. La *Critique* a encore beaucoup à nous apprendre, mais elle se trompe presque à chaque page»<sup>6</sup>.

Mon deuxième exemple est l'œuvre de J. Barnes, par exemple ses études des Présocratiques (1989) et du scepticisme (1990), dont *The Oxford Companion to Philosophy* dit que le travail de l'auteur «ne se fait jamais au détriment d'un effort de résolution des problèmes philosophiques à la lumière des textes anciens».

On accordera, j'espère, que les traits suivants sont caractéristiques de l'approche analytique: – la rhétorique de la clarté et de l'exactitude; – une concentration singulière sur les problèmes d'un philosophe; – un intérêt prononcé pour l'évaluation de la logique des rapports entre les arguments d'un philosophe et ses conclusions.

Que ces traits soient massivement présents dans les travaux analytiques sur l'histoire de la philosophie n'est pas sujet à controverse. Il y aurait évidemment beaucoup à dire sur leur caractérisation précise. Il va de soi qu'il ne s'agit que de dénominateurs communs et donc vagues. Mais pour mes buts ici les remarques suivantes doivent suffire.

La conviction que l'évaluation de ce que dit un autre philosophe doit être surtout une évaluation de la logique de sa position, un examen de la cohérence et de la validité de ses propos découle de la conviction qu'il y a des problèmes philosophiques ayant une vie propre, qu'il y a par exemple des *Problems from Locke*, un espace dans lequel on peut confronter ce que disent Descartes, Hume et Parfit sur l'identité personnelle.

Les problèmes sont souvent ponctuels, de petite échelle. La notion de *problème* dans ce sens surgit partout dans la philosophie analytique dès ses commencements: Frege commence le plus célèbre de ses articles avec une *question* très précise qui *pousse à réfléchir*; l'expression *les problèmes de la philosophie* est reprise dans les titres de deux livres de Russell et de Moore et tient une position centrale dans la préface du *Tractatus*. Et il s'agit toujours de *problème* dans un sens étroit du terme, non pas des problèmes du type «le problème de la vie, de la différence». Dans la philosophie analytique, la notion de problème a été progressivement peaufinée: pensez par exemple à l'idée que l'on peut et doit formuler à l'avance des conditions pour la solution d'un problème. Depuis l'emploi que Russell en fait, elle est devenue centrale. Et ces progrès ont eu aussi des retombées sur l'histoire analytique de la philosophie.

La conviction qu'il y a un espace de problèmes prend souvent la forme de la conviction que les grands philosophes du passé sont (à considérer comme) nos contemporains. Jonathan Barnes attribue à un enseignant le conseil qu'il avait reçu comme étudiant à Oxford: «Il faut toujours se

<sup>6</sup> «It is a misunderstanding to think that a supreme philosopher cannot have erred badly and often: the *Critique* still has much to teach us, but it is wrong on nearly every page» (Bennett, 1966, p. viii).

souvenir que ces textes de Platon et d'Aristote sont des textes contemporains. Il faut imaginer que le Clarendon Press les a publiés il y a un mois»<sup>7</sup>.

Je m'intéresserai maintenant à ce que j'ai appelé une, je dirais la seule, anticipation de cette approche. Il s'agit d'un corpus de travaux écrits essentiellement entre 1837 et 1937 par les deux plus grands philosophes de langue allemande entre Leibniz et Frege, les deux prêtres et logiciens, Bernard Bolzano et Franz Brentano, ainsi que par leurs héritiers en Autriche-Hongrie, dans les États qui l'ont précédée ou lui ont succédé et ailleurs, surtout dans le sud de l'Allemagne. Par commodité je parlerai de philosophes "autrichiens", laissant ainsi ouverte la possibilité que, comme l'a dit Russell, «Vienne soit un terme de psychologie plutôt que de géographie». Ce qui suit n'est qu'une introduction à la bibliographie de ce corpus (cf. 9.2).

## 2. L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE D'APRES BOLZANO ET BRENTANO

La nature, le but et la méthode de l'histoire de la philosophie sont exposés par Brentano dans ses *Histoires de la philosophie antique et moderne*. Bolzano s'occupe de manière beaucoup moins détaillée de ces questions dans "De la conception de Hegel et de ses partisans de l'histoire en général et de l'histoire de la philosophie en particulier". Sa conception de l'histoire de la philosophie est néanmoins très claire dans ses propres contributions à l'histoire de la philosophie, ainsi que dans celles de ses élèves. On comprendra mieux l'importance pour notre sujet des avis programmatiques de Bolzano et de Brentano quand on aura examiné ce contre quoi ils réagissent au dix-neuvième siècle (§ 2.2) ainsi qu'une thèse substantielle sur l'histoire de la philosophie due à Brentano (§ 3) et finalement le rapport entre ces programmes et l'énorme quantité d'histoire de la philosophie qui en constitue la réalisation plus ou moins fidèle et consciente (§ 4).

### 2.1 Les programmes de Bolzano et Brentano : comment faire l'histoire de la philosophie

Mais d'abord en quoi consistent ces programmes ?

Dans un court texte de 1851 sur le concept de l'histoire de la philosophie chez Hegel et les hégéliens, Bolzano écarte une série d'erreurs historicistes et esquisse ce qui est en effet sa façon d'aborder les systèmes du passé dans son œuvre. Il y reprend souvent telle affirmation d'un

<sup>7</sup>. Barnes, 1990, p. 24.

philosophe, s'interroge sur sa signification et examine l'un après l'autre les arguments avancés en sa faveur (cf. aussi *RW*, 90).

Dans son examen du concept d'histoire de la philosophie (c. 1870) Brentano arrive à la conclusion que celle-ci est «la connaissance et l'exposition des expériences des hommes dans leurs études des vérités qui appartiennent à la philosophie». Sa tâche est donc de décrire les découvertes de ces vérités, quels efforts les y ont amenés, ainsi que les circonstances qui ont favorisé ou empêché ces efforts<sup>8</sup>. A ceci appartient aussi l'évaluation des raisons données pour telle ou telle thèse<sup>9</sup>.

Brentano est tout à fait conscient des implications du rôle central accordé à la vérité dans cette thèse. D'abord, «Si ce que quelqu'un étudie n'est pas ce qu'il croit, alors ce qu'il étudie n'est pas pour autant ce qu'il croit étudier, mais bien évidemment ce qu'il étudie»<sup>10</sup>. Ainsi Brentano n'hésite pas à dire que même si les stoïciens croyaient parler de ce qui est matériel (*Körperliches*) dans leur recherches logiques et éthiques, ils parlaient en réalité de ce qui est psychologique. De manière tout à fait analogue, Rorty dit que lorsque Descartes croyait parler de l'esprit, il parlait en fait du système nerveux sous une certaine description. Il est, ajoute-t-il, presque naturel

de décrire Aristote comme décrivant sans le savoir les effets de la gravitation plutôt que ceux du mouvement naturel vers le bas. Il est un peu plus forcé, mais seulement une étape dans la même direction, de décrire Platon comme quelqu'un qui a cru inconsciemment que tous les mots sont des noms ...<sup>11</sup>.

L'historien ne peut donc pas oublier que le contenu de la philosophie est large plutôt qu'étroit<sup>12</sup>. Ensuite, beaucoup d'époques dans la philosophie n'offrent rien ou peu que nous pourrions faire nôtre et n'ont pour le chercheur philosophique qu'un intérêt pathologique<sup>13</sup>. Enfin, si le but proche de l'histoire de la philosophie est historique, son but lointain est philosophique.

L'histoire de chaque discipline n'a aucune valeur indépendante, mais toujours une position subordonnée. Seul un historicisme absurde peut

<sup>8</sup>. Brentano, 1987, p. 11-12.

<sup>9</sup>. *Ibid.*, p. 92.

<sup>10</sup>. *Ibid.*, p. 11-12.

<sup>11</sup>. «... to describe Aristotle as unwittingly describing the effects of gravity rather than of natural downward motion. It is slightly more strained, but just a step further along the same line, to describe Plato as having unconsciously believed that all words were names ...» (Rorty, 1984, p. 53); Sur Descartes, cité plus haut, voir *Ibid.*, p. 49.

<sup>12</sup>. Notons le paradoxe que c'est surtout Brentano, dans sa philosophie de l'esprit, qui a insisté sur le caractère opaque ou non transparent du contenu de la pensée.

<sup>13</sup>. Brentano, 1987, p. 82.

méconnaître cela. Ainsi l'étude de l'histoire de la philosophie n'est justifiée que quand elle sert la recherche objective (*sachlich*)<sup>14</sup>.

La vérité sur l'histoire est au service de la vérité en philosophie. Dans l'histoire de la philosophie, le choix entre l'exposition des avis des philosophes, d'un côté, et la détermination de leur valeur et vérité de l'autre est un faux choix<sup>15</sup>.

Si les uns exagèrent l'importance de l'histoire de la philosophie au détriment de la philosophie, d'autres la discréditent outre mesure. Certes, «la connaissance de l'histoire de la philosophie, dit Brentano, est souvent nuisible, mais quand de tels dégâts se produisent, c'est dû à des erreurs» dans l'exposition de l'histoire de la philosophie.

L'ultime but de l'histoire de la philosophie doit toujours être de mettre en évidence la vérité. Certes, cette manière de s'approcher de la vérité n'amène que lentement au but. Mais c'est la seule manière de travailler pour le philosophe qui est solide. Pour lui, la connaissance de l'histoire d'un problème est beaucoup plus important que pour le mathématicien ou le scientifique<sup>16</sup>.

Seul un philosophe «est apte à être un historien de la philosophie» et peut éviter le galimatias qui résulte de l'incapacité de «venir à la rencontre des pensées d'un auteur en philosophant». C'est parce que cette condition n'a pas été remplie qu'on a si souvent introduit des absurdités et des impossibilités dans les écrits des penseurs les plus fins, «en s'accrochant au caractère [*Buchstabe*] sans vie, au lieu de suivre son auteur dans le domaine vivant de la recherche». Si le danger d'introduire sa propre subjectivité dans une doctrine est réel, on ne peut espérer éviter ce Charybde en interdisant à l'historien tout *Mitdenken et Mitforschen* sans s'échouer sur Scylla.

Comment procéder alors? La réponse de Brentano explique bien pourquoi il appréciait tellement le *Mitdenken* chez les scolastiques: si nous devons essayer d'éviter ce qui est subjectif et particulier en nous [*das uns subjektiv Eigentümliche*], nous devons faire appel à ce qui est général et humain [*allgemein Menschliche*] en nous<sup>17</sup>.

<sup>14</sup>. Brentano, 1963, p. 16. Cf. Moore, 1904, p. 251-252. Cf. «L'histoire de philosophie est, de toutes les formes de l'histoire, la plus ennuyeuse, si elle n'est pas employée pour faire de la philosophie nouvelle [*zum neuen Philosophieren*]» (Herbart, *Sämtliche Werke*, III, Leipzig, 1850, p. 203). Jonathan Barnes (1988, p. 163) décrit l'avis cité de Brentano comme une «severe attitude to the history of philosophy, which now ranks as a commonplace in some quarters» et le qualifie de «philistine and indefensible». Mais «Brentano stands out as a pleasingly paradoxical Aristotelian, an Aristotelian who was thoroughly Anglo-Saxon in his method and thoroughly Thomist in his philosophy» (*ibid.* p. 167).

<sup>15</sup>. Brentano, 1963, p. 17.

<sup>16</sup>. Brentano, 1963, p. 16. Cf. Arleth, 1896, sur l'oubli de découvertes philosophiques telles que la distinction entre (ce que Tugendhat appellera) l'être véridatif et la réalité.

<sup>17</sup>. Brentano, 1987, p. 88-90, 328; *Ueber Aristoteles*, Meiner, 1986, p. 14.

## 2.2 Le contexte de ces programmes

On ne peut apprécier l'importance et le contenu de ces programmes si l'on ignore leur contexte<sup>18</sup>. Les *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie* de Hegel furent publiées entre 1831 et 1836. L'Anti-Hegel de Fries, *Die Geschichte der Philosophie*, fut rédigé entre 1837 et 1840, la *Wissenschaftslehre* de Bolzano apparaît en 1837, et sa polémique contre la vision hégélienne de l'histoire de la philosophie en 1851.

La conception Brentanienne de l'histoire de la philosophie est dirigée contre deux aspects de l'historiographie des années qui suivent: contre le rôle que continue à avoir l'hégélianisme et contre l'absence d'une approche philosophique intelligente dans une production trop philologique ou unilatéralement historique. Les deux défauts se trouvent chez Prantl et Zeller. Même Windelband, le néo-kantien, qui, comme les autrichiens, met les problèmes et leur histoire au premier plan, est encore marqué par Hegel. Mais c'est un développement dans l'héritage du romantisme qui constitue une troisième cible de Brentano: la conception Diltheyenne de l'histoire de la philosophie comme étant en premier lieu *Geistesgeschichte*.

D'abord, la cécité philosophique de celui qui n'est qu'historien. Une longue et amère controverse avec Zeller au sujet de l'omniscience du Dieu aristotélicien avait conforté Brentano dans sa conviction de l'impossibilité d'une histoire purement historique. Cette controverse a duré de 1879, date de la troisième édition de la deuxième partie de *Die Philosophie der Griechen*, à 1911. Zeller n'admettait pas que, là où le système du Stagirite était incomplet, Brentano se mette à philosopher à la place et au nom d'Aristote pour combler ses lacunes avec des «liens médiateurs»<sup>19</sup>. Brentano rappelle sans cesse la masse de matériel dépourvu d'intérêt philosophique fourni par Zeller.

Un peu à la manière de Nietzsche, Brentano voit dans l'historicisme le plus grand des dangers. Il cite de préférence une formulation de Renan:

L'histoire, en effet, est la forme nécessaire de la science de tout ce qui est soumis aux lois de la vie changeante et successive. ... ce qu'on recherche dans l'histoire de la philosophie, c'est beaucoup moins de la philosophie proprement dite que l'histoire<sup>20</sup>.

Mais à la différence de Nietzsche, Brentano polémique contre cette conception en affirmant qu'elle est contredite par n'importe quelle bonne démonstration en philosophie. C'est surtout la défense de cette conception par Dilthey qui fait l'objet de ses polémiques<sup>21</sup>.

<sup>18</sup>. Cf. Rogge, 1950.

<sup>19</sup>. Cf. Rogge, 1950, p. 66.

<sup>20</sup>. *Averroès et l'averroïsme*, Paris, 1953; Brentano, 1987, p. 81.

<sup>21</sup>. Pour un exemple de cette polémique, cf. Mulligan, 1991. L'article de Hillebrand qui y est discuté semble être de la plume de Brentano - cf. Brentano, 1989.

### 3. LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE LA GENESE DE LA DECADENCE

Brentano était persuadé que même une approche de l'histoire de la philosophie donnant la priorité à l'évaluation du vrai et du faux dans les philosophies du passé risquait fort de tourner mal en l'absence de ce qu'il appelle une philosophie de l'histoire de la philosophie. Sous cette rubrique il entendait une description des traits de la bonne philosophie ainsi qu'une nosologie philosophique avec une théorie des motifs psychologiques et culturels (*kulturpsychologische*) qui amènent les philosophes à passer de la bonne philosophie à la mauvaise philosophie.

Cette description se limite à classer les méthodologies philosophiques ainsi que les attitudes sous-jacentes. Elle semble avoir été acceptée, avec quelques modifications, par la plupart de ses héritiers. La bonne philosophie est scientifique; elle avance lentement; elle accorde la priorité à l'intérêt théorique; les nouveaux problèmes et «questions se multiplient et s'enchevêtrent». Les exemples de cette première étape seraient Aristote et ses prédécesseurs, Thomas, Bacon, Descartes, Locke et Leibniz. Suit alors, en trois phases, le déclin, qui se caractérise d'abord par un affaiblissement de l'intérêt scientifique souvent en faveur de motifs pratiques – les épicuriens, les stoïciens, Duns Scot, les “Lumières” (Voltaire, Wolff) – puis par le scepticisme – le probabilisme de la Nouvelle Académie et ensuite le pyrrhonisme, Sextus Empiricus; Occam; Hume – et enfin par l'introduction de dogmes et principes aveugles (Reid, Kant) comme réaction contre le scepticisme jusqu'au mysticisme spéculatif – Plotin, Raymond Lulle, Nicolas de Cues; Fichte, Schelling, Hegel.

La requête naturelle de vérité, retenue dans sa course par le scepticisme, perce par la force. Avec un zèle maladif, on revient à l'édification de dogmes philosophiques. Aux moyens naturels dont s'est servie la première phase, on en rajoute d'autres en inventant des moyens de connaissance tout à fait dépourvus de naturel, des principes sans le moindre discernement, des forces géniales, immédiatement intuitives, des élévations mystiques de la vie intellectuelle et bientôt, on se grise de la prétendue possession du plus sublime, des vérités dépassant tout ce qui est à la portée de l'homme<sup>22</sup>.

Immédiatement ou à la suite d'associations de pensées que l'on ne saurait appeler une médiation sensée on voit apparaître les affirmations les plus téméraires. On s'imagine pouvoir atteindre les hauteurs les plus inaccessibles; oui, on pense les avoir atteintes et c'est avec les

<sup>22</sup>. Brentano, 1926, p. 9.

suppositions les plus arbitraires que l'on comble les grandes lacunes de la connaissance<sup>23</sup>.

Le slogan déjà mentionné d'après lequel tous les philosophes du passé seraient nos contemporains est formulé par Brentano en termes de “congénialité” à travers les siècles.

La classification brentanienne des quatre “phases” de la philosophie a été publiée pour la première fois en 1867 dans une contribution à l'*Histoire de l'Église* de Möhler et une année plus tard en traduction française. Nous y lisons que la “décadence” de la philosophie du Moyen-Âge après Thomas, qui a sa source, ainsi qu'on le voit dans les deux autres grandes périodes philosophiques, dans l'obscurcissement et la diminution de l'esprit scientifique, parcourt trois périodes: la science, en cessant d'être scientifique, appelle le scepticisme; le scepticisme, impuissant à satisfaire les besoins de l'homme, amène une réaction qui d'un vol rapide veut atteindre immédiatement les sommets intellectuels et jouir de ses succès sans avoir passé par les longs et pénibles labeurs de la recherche, de l'observation et de l'analyse. C'est ainsi que dans l'Antiquité nous voyons après Aristote les stoïciens et les épicuriens s'acharner à la poursuite exclusive de l'intérêt pratique; puis viennent les sceptiques qui s'imposent aux éclectiques eux-mêmes, tel que Cicéron; puis le mysticisme néoplatonicien, qui se démène dans le monde de l'intelligible. Dans les temps modernes, nous voyons, après Locke et Leibniz, se succéder avec une merveilleuse rapidité la civilisation superficielle des Français et des Allemands, la philosophie critique, et, comme réaction, la théorie de l'identité, le mysticisme panthéistique de Schelling et l'idéalisme absolu de Hegel. Le même phénomène éclate au Moyen-Âge: dès que la jalousie et l'ergotisme des écoles se substituent aux recherches désintéressées de la science, la philosophie décline. Contre le dogmatisme insuffisant des écoles, le nominalisme réagit avec des allures manifestement sceptiques, et provoque lui-même une réaction audacieuse à l'excès et en grande partie mystique, ainsi que l'attestent, sous des formes diverses, Raymond de Sebonde, Nicolas de Cues et les partisans de Raymond Lulle, dont le crédit ne fait que commencer. La principale conséquence de ce mouvement est de détourner de la recherche les grandes intelligences, qui s'enferment dans le sanctuaire d'une mystique vraiment religieuse pour entrer en jouissance immédiate de la suprême beauté intelligible<sup>24</sup>.

<sup>23</sup>. *Ibid.*, p. 56.

<sup>24</sup>. Brentano, 1968, p. 479-480. Ce passage est analysé par Werle (1989, p. 71ff.). Je laisse comme exercice au lecteur la vérification des quatre phases (le passage de l'intérêt théorique à l'intérêt pratique, du scepticisme au bavardage mystique) (1) dans l'histoire de la philosophie analytique, de Russell et Moore à la philosophie “post-analytique”, et (2) dans l'histoire de la philosophie “continentale” - de ce que Barry Smith a appelé “Continental Drift: from Brentano to Derrida”. Cf. Linke, 1961.

La rhétorique stridente de Bolzano, de Brentano et de ses élèves en faveur de la clarté, de la scientificité – ils aiment appeler les vices qui correspondent à ces vertus *Geschwätz* (bavardage, galimatias) – est une fonction de leur conception d’eux-mêmes comme initiateurs d’une phase de philosophie scientifique. Elle produit aujourd’hui le même effet que celle du Cercle de Vienne. Mais n’oublions pas que cela confirme la difficulté que nous avons de nos jours à apprécier l’effet et la résonance de la première apparition moderne importante de cette rhétorique.

Dans ses remarques sur la manière la plus récente de philosopher en Allemagne, Bolzano anticipe partiellement le diagnostic de la décadence philosophique qui sera donné plus tard par Brentano: les nouveaux philosophes ne se sentent pas contraints par l’obligation d’expliquer clairement de quoi ils parlent, le sens qu’ils attachent à leurs mots, les raisons de leurs affirmations. Ils aiment le discours figuré, l’expression paradoxale, ils cherchent à saisir des ressemblances qu’ils donnent ensuite pour des égalités<sup>25</sup>. Bolzano note que chez certains hégéliens le fait que nos concepts et affirmations «se transforment dans notre bouche pendant que nous en parlons» (les propositions spéculatives) est bienvenu<sup>26</sup>. La rhétorique en faveur de la clarté chez Bolzano et son élève Zimmermann est une conséquence directe de leur conception de la philosophie comme “clarification des concepts”, une conception qui sera centrale dans les philosophies autrichiennes de toute tendance ainsi que dans la philosophie analytique anglophone, polonaise, etc.

#### 4. LES REALISATIONS DU PROGRAMME AUTRICHIEN

La réalisation de ces programmes se trouve en grande partie dans les travaux mentionnés dans la bibliographie qui suit. Néanmoins il est important de signaler que beaucoup de discussions historiques se trouvent dispersées à travers les travaux philosophiques des philosophes qui y figurent.

A une exception près (Arleth), les travaux figurant sur cette liste sont l’oeuvre de philosophes et non pas d’historiens, ce qui nous fournit encore un parallèle avec les discussions historiques d’un Bennett, d’un Mackie ou d’un Hintikka. Mais notons que deux philosophes sur cette liste, Bergmann et Koyré, sont aussi des célèbres historiens<sup>27</sup>.

Ces travaux appartiennent à une tradition, ce que les perspectives les plus courantes sur l’histoire de la philosophie pendant les deux derniers

<sup>25</sup>. Bolzano, 1834, § 63, Bolzano, 1839, p. 131, cf. Morscher, 1973, p. 10.

<sup>26</sup>. Bolzano, 1984, p. 300. Il ne pouvait pas deviner que de telles transformations au niveau de l’écriture allaient devenir plus encore bienvenues.

<sup>27</sup>. Ce n’est pas ici le lieu d’examiner les grandes différences entre leurs conceptions de l’histoire de la philosophie et celles de leurs maîtres.

siècles – j’entends, les canons continentaux – ont beaucoup contribué à cacher. Considérer Husserl, par exemple, comme le précurseur de Heidegger, perspective tout à fait habituelle, revient à oublier la grande différence qu’il y a entre l’idéalisme transcendantal de Husserl, le philosophe allemand, et le philosophe autrichien des *Recherches Logiques*; c’est là oublier par conséquent la critique très serrée de Locke, Hume et Berkeley dans la deuxième *Recherche* ainsi que les liens très étroits entre cette critique et celle de Meinong. Mettre Scheler et Heidegger sous le même registre rend moins évidente la grande similarité des critiques de l’éthique kantienne chez Scheler, Brentano et Bolzano. Du reste, même les quelques philosophes qui se sont intéressés à la philosophie autrichienne n’ont compris que très récemment ce que doivent les héritiers de Brentano à Bolzano.

Le fait qu’il s’agit d’une tradition se montre surtout dans les relations pédagogiques qui ont existé entre ses membres mais aussi dans les influences qu’ils ont reconnues. Tous les philosophes mentionnés dans la bibliographie sont, ou bien des élèves (sinon des élèves de) Bolzano ou Brentano, ou bien ont été fortement influencés par ceux-ci.

Un aspect de cette tradition, l’étonnant exemple polonais, a été étudié par Wolenski, qui décrit la réussite de la pédagogie de Twardowski, de son *Kulturkampf* (Kotarbinski), c’est-à-dire la création de la philosophie analytique et logique polonaise. Or Twardowski insistait sur une connaissance approfondie des grands textes de l’histoire de la philosophie. L’importance attachée à l’histoire de la philosophie dans l’École de Lwow-Varsovie en fut l’un des traits caractéristiques<sup>28</sup>.

La pertinence contemporaine des discussions historiques est régulièrement affichée. Ainsi Kastil commence son livre sur Descartes en pointant deux erreurs dans la théorie des idées comme objets immanents de la représentation, dont l’une se trouve chez les cartésiens et l’autre a été condamnée par eux: il indique que ses contemporains ne se sont toujours pas émancipés ni de l’une ni de l’autre.

Un coup d’oeil sur la Bibliographie confirme à quel point les héritiers de Bolzano et Brentano ont fait leur canon décrit par Brentano. Ceci se montre surtout dans les nombreux travaux sur Aristote, dans la série des *Anti-Kant*, et par la très grande présence d’analyses et de critiques des philosophes britanniques, de Locke-Berkeley-Hume, mais aussi de Reid. Il s’agit ici d’un *novum* dans la philosophie de langue allemande: faire de Locke un interlocuteur philosophique à ce point important aurait été impensable en Allemagne à partir de Kant. Jugeant que l’analyse que donne Locke du savoir est un des événements les plus remarquables dans l’histoire de la philosophie, Meinong regrette que certains estiment

<sup>28</sup>. Wolenski, 1989, p. 4, 25.

nécessaire de s'opposer à de telles vérités puisqu'elles contredisent les résultats de *deutscher Geistesarbeit*<sup>29</sup>. Dans le même esprit l'utilitarisme de Bentham et de Mill fait l'objet de fréquentes comparaisons et confrontations avec les axiologies autrichiennes.

Dans les nombreuses discussions des empiristes britanniques et des rationalistes, il s'agit toujours d'évaluer les différences entre la psychologie descriptive des autrichiens et celle de leurs prédécesseurs par rapport à la théorie du jugement (juger est-il un acte propositionnel?, diffère-t-il de la croyance?, est-il bipolaire?, est-il assujéti à la volonté?) – à la théorie de la perception (les sensations sont-elles intentionnelles?), – à la théorie de l'émotion (les sensations localisables sont-elles des émotions?), – et à la théorie de l'abstraction. Un des rares lecteurs de ces discussions, Ryle<sup>30</sup>, parlait des *amazingly acute and profound* critiques développées par Husserl et Meinong à propos de ce que l'École anglaise de Locke-Spencer avait écrit sur la nature, le statut et l'origine des idées.

Les questions posées ressemblent donc au type de question que pose par exemple un Sorabji lorsqu'il demande si la pensée d'après Platon, Aristote et Plotin pourrait être non-propositionnelle.

La démarche autrichienne est analytique, critique et ponctuelle: «sur quelques erreurs logiques de Spinoza»; «la théorie de la *distinctio rationis* de Hume dans son interprétation modérée et dans son interprétation radicale...objections contre cette théorie dans son interprétation radicale»; «critique de la classification humienne des relations»; «réduction de l'analyse de Hume à deux questions»; «plusieurs erreurs fondamentales s'enchevêtrent dans ce raisonnement»; «un survol des problèmes les plus importants auxquels la théorie cartésienne des idées innées a apporté une contribution, élimination d'un *Scheinproblem* fatal», etc., etc. Le ton est celui de Russell et de Bennett.

### *Anti-Kant*

Les *Anti-Kant* autrichiens constituent à eux seuls un phénomène remarquable. Pour beaucoup de philosophes et de scientifiques de langue allemande au dix-neuvième siècle, la seule façon de faire de la philosophie sérieusement, après la catastrophe spéculative, était de retourner à Kant. Les autrichiens ont préféré faire de la philosophie avec Mach et Hering plutôt que de retourner à Kant. Kant était la source du mal dans la philosophie contemporaine, n'offrant nulle alternative: ni à la spéculation ni au naturalisme. C'est ce qui explique l'uniformité, la qualité et la masse des "Anti-Kant" autrichiens.

<sup>29</sup>. Meinong, *Hume-Studien II*, Relationstheorie, IX §2, GA II, 1971, p. 164.

<sup>30</sup>. Ryle, 1929, p. 359.

La déduction transcendantale, la théorie de l'espace et du temps et de la perception, l'impératif catégorique et la méthode philosophique développée à Königsberg sont les cibles préférées des "Anti-Kant".

Cette série s'annonce en 1798 lorsque Franz Karl Hägelin explique dans un rapport à la Cour quel serait l'effet de l'introduction de l'enseignement de Kant: «le résultat serait de bavarder de choses obscures et de ne rien comprendre aux choses essentielles».

Un fondement solide de ce qui ne s'appuyait peut-être que sur des préjugés catholiques fut fourni en 1837 avec la publication de la *Wissenschaftslehre* de Bolzano. Outre une anticipation d'un grand nombre de résultats de la sémantique moderne, celui-ci entreprend en passant une démolition en bonne et due forme de Kant, dont la première *Critique* avait été publiée en 1781, l'année de naissance de Bolzano.

La démarche bolzanienne est très bien décrite par Dubislav, un membre de l'antenne berlinoise du Cercle de Vienne:

A la différence de beaucoup d'historiens de la philosophie, Bolzano est convaincu qu'une critique des doctrines d'un philosophe sera d'autant plus utile que le point de vue critiqué a été rendu précis. Il est en plus de l'avis qu'une telle critique [doit] aller au-delà du philosophe critiqué en avançant les solutions de problèmes non encore résolus à travers la critique...<sup>31</sup>

Dans ses discussions de la première *Critique*, Bolzano procède à ce type de mise en forme pour plusieurs "arguments" kantien avant d'en arriver au coup de grâce.

La manière dans laquelle Bolzano va au-delà de la critique, son moment constructif, est illustré par la démonstration selon laquelle on peut arriver à une caractérisation des jugements analytiques, qui correspond à certains des desiderata kantien, à l'aide de ce que Bolzano appelle l'élément variable dans une proposition, c'est-à-dire grâce à sa notion de forme propositionnelle.

La similarité entre ce type de reformulation et d'amélioration et, par exemple, une remarque de Russell sur l'élimination des idées abstraites proposée par Hume et Berkeley, est frappante. Russell écrit que «la façon de procéder [qu'ils recommandaient consistait] à peu près» à définir les choses rouges comme étant toutes les choses qui ont une ressemblance de couleur avec une chose qui joue le rôle d'étalon, sauf que, ajoute-t-il, ils «n'ont pas réalisé qu'ils réduisaient des qualités à des relations et ils ont cru qu'ils se débarrassaient complètement des idées abstraites»<sup>32</sup>.

Les critiques bolzaniennes de Kant furent systématisées – avec l'aide de Bolzano – par son élève Prihonsky dans *Neuer AntiKant oder Prüfung*

<sup>31</sup>. Dubislav, 1929, p. 358.

<sup>32</sup>. Russell, "La philosophie de l'atomisme logique", *Ecrits de logique philosophique*, PUF, 1989, p. 365.

*der Kritik der reinen Vernunft nach den in Bolzano's Wissenschaftslehre niedergelegten Begriffen.* Quelques extraits de la table analytique des matières donnent une impression de sa manière de procéder :

- Comment Kant conçoit la différence entre les jugements a priori et les jugements empiriques et comment celle-ci serait à concevoir plus justement et plus précisément.
- Confusion (manque de clarté) de la conception kantienne d'une intuition en général et de l'intuition pure en particulier.
- S'il est vrai que l'unicité de l'espace prouve que les parties de l'espace ne sont pensées qu'en lui-même et en tant que limitations de ce dernier.
- Combien l'affirmation kantienne est fautive et nuisible, selon laquelle dans les investigations philosophiques les définitions exactes et les démonstrations rigoureuses ne peuvent avoir lieu.

D'après Brentano, le chemin transcendantal qui justifie les jugements synthétiques a priori au moyen de l'argument selon lequel les sciences seraient impossibles sans eux est une *petitio principii*. Il n'y a de science que là où il y a des vérités évidentes. Mais les jugements synthétiques a priori ne sont pas évidents. D'après Husserl la notion kantienne de déduction doit être remplacée par un lien plus faible. Toute la théorie des concepts et des intuitions a priori est, dit Brentano, «le produit d'un désir de construction arbitraire avec une faculté d'observation psychologique relativement faible»<sup>33</sup>.

L'éthique kantienne fait l'objet d'attaques virulentes depuis Bolzano jusqu'à Scheler et Musil<sup>34</sup>. A la manière de Moore, beaucoup de philosophes autrichiens défendaient un mélange d'intuitionnisme et d'utilitarisme (*ideal utilitarianism*). Certaines entités seraient intrinsèquement valables, surtout certains états psychologiques, pour le reste ils sont utilitaristes et conséquentialistes.

Kant serait à la fois aveugle aux dimensions matérielles de l'éthique et insuffisamment formaliste. L'impératif pratique ne peut avoir aucun effet. Il faut distinguer valeurs et normes, en fondant celles-ci sur celles-là, en

<sup>33</sup> *Vom Dasein Gottes*, Hamburg, Meiner, 1968, p. 102.

<sup>34</sup> Brentano, (*Briefe an Carl Stumpf 1867-1917*, Graz, 1989, lettre du 10/11/16) écrit : «Non seulement Schopenhauer a raison quand il écrit que Reid vaut plus que toute la philosophie allemande après Kant, Reid vaut plus que Kant lui-même, qui lui a beaucoup emprunté en y associant seulement des constructions [*Konstruiererei*] non scientifiques et violentes qui ont certes été particulièrement admirées, imitées et exagérées par la folie humaine». Ehrenfels (1982, p. 215) parle du «dogmatisme métaphysico-mystique» qui remonte à Kant. Scheler, par contre, rejette l'adjectif *anti-kantien* pour son *Formalismus* (Préface à la troisième édition) puisque son but est celui de dépasser Kant. Les Anti-Kant autrichiens ne voulaient pas dépasser Kant. Mais l'ampleur, la rigueur de la critique schelerienne du formalisme éthique, ainsi que le ton dans lequel il condamne le *Verrat der Freude* dû à Kant et à l'éthos prussien, mettent quelque peu en doute la justesse de cette concession. (Pour ne pas parler de ce que doit l'analyse de l'amour chez Scheler à celle de Brentano.)

particulier à cause de la catégorie de ce qui est surrogatoire, ainsi que les émotions et les désirs. C'est en effet à ces états psychologiques et aux dispositions correspondantes que les naturalistes comme Ehrenfels et le jeune Meinong veulent réduire les valeurs et les normes. Seules une théorie formelle des propositions axiologiques ainsi qu'une logique déontique fourniront les bases d'une éthique pratique et cognitive. En d'autres termes, les problèmes des autrichiens sont ceux qui figurent dans les discussions analytiques contemporaines de la rationalité pratique et de l'éthique.

Je disais plus haut que l'intérêt analytique pour l'histoire de la philosophie avait été interrompu par l'entr'acte positiviste. Ce retour comportait néanmoins une modification importante du canon. Moore et Russell partageaient l'hostilité autrichienne à l'égard de Kant. Russell écrit de Kant que, s'il «est en général considéré comme le plus grand des philosophes modernes, lui ne peut souscrire à cette estimation»<sup>35</sup>. Pour Brentano, c'est Leibniz, pas Kant, l'«Aristote des temps modernes»<sup>36</sup>. De même, Russell traitera de Leibniz comme «l'un des esprits supérieurs de tous les temps»<sup>37</sup>. Si cet avis sur Leibniz semble être toujours partagé, Kant occupe une position dans le canon analytique qui aurait surpris Russell et Brentano. Ceci est peut-être lié au passé kantien de Reichenbach et de Carnap, mais aussi par exemple aux travaux de Sellars et Strawson.

A ma connaissance, les autrichiens sont le premier groupe de philosophes de l'époque moderne à avoir introduit et dans leur philosophie et dans leur discussions de l'histoire de la philosophie un type de question qui est devenu presque automatique dans la philosophie analytique : peut-on se débarrasser de ceci ou de cela ? Tel engagement ontologique est-il nécessaire ? Ainsi se demandent-ils si les prémisses de Descartes pourraient lui permettre de se débarrasser des objets immanents, ou si les prémisses d'Aristote l'obligent à affirmer qu'il peut y avoir des perceptions de ce qui est singulier. Et ils posent des questions similaires par rapport aux états de choses existentiels, aux états de choses non existentiels, aux propriétés axiologiques, aux concepts, aux relations, aux objets abstraits, etc. Leurs discussions de ces questions sont évidemment étroitement liées à l'importance qu'ils attachent à la *Sprachkritik*, la démonstration que les formes linguistiques de surface ne correspondent pas aux formes logiques profondes, et leur modèle dans ces démarches est toujours Leibniz.

<sup>35</sup> *Histoire*, ch. XX. Cf. James pour qui «the line of philosophic progress [est] not so much through Kant as round him, the truth can be built much better by simply extending Locke's and Hume's lines» (James, *Collected Essays and Reviews*, 1920, p. 436-7). Les *AntiKant* autrichiens ne se limitent pas à la tradition qui commence avec Bolzano et Brentano, cf. von Mises, 1970, Hayek, 1967. Mach a été marqué par sa rencontre avec l'idéalisme critique qu'il a ensuite rejeté.

<sup>36</sup> *Grundlegung und Aufbau der Ethik*, Hamburg, Meiner, 1978, p. 34. Mahnke (1925) note la découverte simultanée par Russell, Husserl et Couturat du logicien Leibniz au début du siècle.

<sup>37</sup> *Histoire de la Philosophie occidentale*, Paris, Gallimard, ch. XI.

Ce type d'approche est, certes, une forme spécifique de l'approche qui demande quelles sont les raisons apportées par un philosophe pour telle ou telle thèse, si elles sont bonnes, etc. Or, si celle-ci est aussi ancienne que la bonne philosophie, celle-là ne fut pas pratiquée systématiquement avant les autrichiens, me semble-t-il.

Un genre d'histoire analytique de la philosophie qui, bien qu'il témoigne clairement de la conviction que les problèmes philosophiques jouissent d'une vie propre, ne se trouve pas chez les autrichiens, est représenté par *Bounds of Sense* de Strawson (1966) et par *Science and Metaphysics. Variations on Kantian Themes* de Sellars (1968). L'idée de ces auteurs selon laquelle il est utile de reconstruire un argument, en modifiant telle ou telle prémisse dans l'argument historique pour obtenir un résultat qui n'est justifié que partiellement par les textes, est très familière à quiconque lit l'histoire analytique de la philosophie. Si la démarche de Bolzano et d'autres autrichiens s'apparente à celle-ci, elle ne va que rarement aussi loin que ne vont Strawson et Sellars.

Par contre les démarches autrichiennes sont souvent très proches d'un principe d'interprétation qui est courant dans la philosophie analytique et qui a été formulé de manière explicite par Peter Carruthers dans son commentaire récent sur le *Tractatus*. «Le principe de charité de l'interprétation... nous oblige de maximiser l'intérêt du texte à étudier»<sup>38</sup>. C'est ce que fait Bolzano dans ses mises en forme des arguments de Kant, Meinong et Husserl pour Hume.

Comme c'est le cas dans la philosophie analytique, les autrichiens fournissent leurs interprétations les plus intéressantes quand il s'agit d'un problème qui est au centre de leurs propres philosophies. Ainsi quand Husserl et Reinach isolent l'erreur de Kant qui consiste à attribuer à Hume la doctrine selon laquelle les relations entre les idées sont analytiques, cette critique surgit dans le contexte de leurs efforts pour fixer une typologie de l'analyticité et du contre-sens.

Quand Stumpf montre les grandes différences entre le parallélisme moderne et celui de Spinoza en suggérant que celui de Spinoza est une forme de la distinction aristotélico-scolastique entre acte et objet, il n'est pas contingent qu'il soit lui-même, comme son maître Brentano, en train de reformuler cette même distinction. C'est cette même distinction qui sert également à Bolzano, Twardowski et à d'autres dans leurs critiques de différentes formes d'idéalisme.

Quand le même Stumpf s'attaque aux bases descriptives de la philosophie kantienne de l'espace, il ne fait rien d'autre qu'appliquer sa propre défense magistrale de la théorie nativiste de la genèse de la présentation de l'espace (1873).

<sup>38</sup> Carruthers, 1989, p. 3.

Quand Kraus étudie ce qu'il n'hésite pas à appeler, de manière tout à fait anachronique, la théorie de la valeur dans l'*Éthique à Nicomaque*, c'est pour décortiquer les commencements d'une théorie développée par l'économiste Menger et par Brentano. L'étude du philosophe conduit à des suggestions pour améliorer les bases psychologiques de la théorie de l'utilité marginale.

Il en va de même dans la philosophie analytique : quand Russell présente ce qui lui semble être l'erreur cardinale de Leibniz, il s'agit d'une application de la position d'après laquelle la théorie des relations est centrale en philosophie, position à laquelle il était arrivé indépendamment de sa critique. Les nombreux efforts récents pour déterminer ce qu'est exactement la théorie leibnizienne des essences sont dus aussi à la conviction indépendante due en grande partie à Kripke, de l'importance philosophique d'une telle théorie.

Un genre de critique que l'on ne trouve guère dans les discussions analytiques, mais qui revient souvent chez les autrichiens est la thèse selon laquelle tel philosophe, par rapport à tel problème, n'a pas suffisamment décrit ce dont il parle, que les arguments sont construits sur des données insuffisantes. Ainsi Stumpf, Brentano et Scheler voient l'une des sources des théories erronées de Kant sur l'espace dans le fait que ce dernier n'a pas saisi l'importance de la thèse berkeleyenne qui veut que les qualités sensibles soient données avec une extension spatiale et, plus généralement, la richesse des structures sensorielles du donné. Il est vrai que la question de Husserl, dans une discussion du néo-kantisme, «Où sont les descriptions ?», sera encore posée par Wittgenstein, et qu'une troisième forme du descriptivisme surgira dans la philosophie du langage ordinaire, mais si je ne me trompe pas, la question n'a pas eu de suites importantes dans l'histoire analytique de la philosophie.

#### *La formation du canon : Plotin*

Un des traits qui permet d'individuer de manière très sûre la physionomie d'une approche de l'histoire de la philosophie est le canon que l'approche crée et se donne, c'est-à-dire la manière dont un canon se constitue : les auteurs que l'on étudie et les auteurs que l'on écarte.

Dans le cas de la tradition autrichienne, la formation du canon reflète plus ou moins fidèlement les quatre types de philosophie distinguées par Brentano<sup>39</sup>. Dans le cas de la philosophie analytique la situation est

<sup>39</sup> Quand Husserl cesse d'être un philosophe autrichien et devient un idéaliste allemand, il modifie évidemment le canon brentanien - le "motif transcendantal", qui est, chez Brentano, une marque de la décadence, serait à la fois celtique et allemand (Hume, Berkeley, Kant ; cf. Husserl, p.1954, §58). Mais la généalogie nouvelle retient plusieurs motifs brentaniens, notamment le soin de distinguer entre la philosophie rigoureuse et le bavardage et celui de

beaucoup plus compliquée, non seulement à cause de la grande diversité de sympathies philosophiques qui la caractérisent de plus en plus, mais aussi pour des raisons plus vulgaires : on peut penser – mais comment l'établir ? – que le très grand intérêt pour la philosophie britannique et empiriste n'est pas dû seulement à une congénialité philosophique profonde – entre par exemple l'empirisme traditionnel et l'empirisme logique – mais aussi à des facteurs linguistiques, culturels et même patriotiques. Une communauté philosophique qui est en grande partie seulement bilingue dans la mesure où elle maîtrise l'anglais de *Mind* et l'américain du *Journal of Philosophy* se tournera plus naturellement vers Locke et Hume que vers Malebranche et Arnauld.

C'est peut-être surtout les noms des philosophes méprisés et mis à l'écart qui nous montrent les grandes lignes de la formation d'un canon. Or, mépriser Hegel en passant a été pendant très longtemps une pratique de rigueur. Denis O'Brien a souvent rappelé comment Plotin et le néoplatonisme ont été, dans le passé, écartés. (Cette situation est en train de changer). Les remarques consacrées à Plotin dans le livre de David Stove, *The Plato Cult and other Philosophical Follies* (Blackwell, 1991) confirment l'avis d'O'Brien. Est-ce d'ailleurs un simple accident que M. O'Brien, un philosophe britannique, s'exprime sur ce point depuis Paris, et même en français ? Plotin fournit un très bon test. Stove emploie des textes de Plotin, Hegel et Foucault (entre autres) pour présenter le projet d'une nosologie philosophique. Quelles sont les formes fondamentales du bavardage philosophique ? Nous avons vu comment d'après Brentano le *Geschwätz* s'instaure. Comme ses héritiers, il s'occupe souvent de la question de spécifier les différentes espèces de ses trois genres du déclin philosophique. Notamment dans un article sur Plotin "Quelle sorte de philosophe parfois fait époque" où les différents types de confusions, contradictions, obscurités dans le diagnostic qui est donné de Plotin sont présentés comme étant aussi caractéristiques des *Pseudophilosophen der Neuzeit*

Il y a dans cet enseignement une abondance d'affirmations, mais un manque total de preuves. La construction est artistique, d'un style uniforme, mais ce n'est pas un système avec une méthode scientifique. Elle ne s'élève pas sur des fondements solides, mais elle flotte dans les airs comme une chimère ... Les contradictions souvent se heurtent de manière retentissante, mais tout cela cadre bien avec l'ensemble de la musique exaltée qui enivre notre cerveau<sup>40</sup>.

---

poursuivre l'élaboration d'une nosologie philosophique (ibid. §57 ; sur sa manière d'aborder l'histoire, cf. Husserl, 1954, §15, Henrich, 1958).

<sup>40</sup>. Brentano, 1876 in 1926, p.55. Ajoutons que le verdict de Russell sur Plotin dans son *Histoire* est un peu moins sévère, et ceux qui sont plus récents donnent tort à Brentano.

## 5. L'UNITE DE L'APPROCHE AUTRICHIENNE

Deux explications de la nature et de l'uniformité de l'approche autrichienne de l'histoire de la philosophie viennent naturellement à l'esprit. D'abord, la conviction rationaliste qu'il y a des problèmes de philosophie auxquels les différents auteurs ont donné des réponses plus ou moins bonnes, que ces problèmes peuvent toujours être distingués sous la surface de tel texte ou mouvement, n'a-t-elle pas sa source dans les traits les plus caractéristiques de la philosophie autrichienne, le réalisme et le platonisme ? Si cette hypothèse est tentante, elle ne suffit pas. Certes, Bolzano, Meinong, Husserl et Scheler étaient des platoniciens extrêmes. Mais Brentano lui-même était un nominaliste si extrême qu'il aurait trouvé l'ontologie de Quine parfaitement baroque. Et l'articulation et la pratique d'une approche an-historique de l'histoire de la philosophie sont surtout dues à Brentano. De la même façon, la conjonction chez Russell du platonisme, du réalisme épistémologique et de cette même approche est purement fortuite, comme le montre l'absence presque totale d'un fondement platonicien dans les travaux historiques des analyticiens contemporains.

Une deuxième explication pour l'unité de l'approche autrichienne serait qu'il s'agit d'une version particulière de l'idéologie de la *philosophia perennis*. Après tout, il s'agit d'un mouvement dont les deux pères furent des prêtres rebelles, versés dans la philosophie scolastique, pour qui Aristote avait une importance capitale. Mais cette explication ne contient qu'une parcelle de vérité. Certes, tous les autrichiens partageaient la conviction qu'ils étaient en train d'ajouter des vérités à un stock préexistant. Ils étaient grandement convaincus qu'ils étaient en train de faire des progrès en philosophie : Brentano croyait être un nominaliste plus radical que n'importe qui d'autre, surtout dans sa théorie du continu ; la philosophie de la logique de Husserl, et en particulier son analyse de la nature des concepts formels, marquait à ses yeux une rupture avec presque toute la philosophie traditionnelle ; les analyses des émotions et du désir ainsi que le développement des logiques déontique et axiologique par les autrichiens ont constitué pour eux une rupture non moins grande.

Si les autrichiens se concevaient comme des héritiers des trois groupes de philosophes scientifiques du passé, ils se concevaient aussi comme des philosophes qui, comme leurs prédécesseurs, faisaient avancer la philosophie. Ils croyaient former le quatrième groupe moderniste dans l'histoire de la philosophie.

## 6. LES ATTITUDES AUTRICHIENNE, POSITIVISTE, HERMENEUTIQUE ET ANALYTIQUE

A la suite de Eberhard Rogge, un des derniers héritiers de Brentano<sup>41</sup>, on peut distinguer trois types d'attitude envers l'histoire de la philosophie dans les années trente et quarante. Le rejet global, l'affirmation globale et l'attitude de ceux qui prennent parti. Je voudrais rapidement décrire ces attitudes pour ensuite essayer de situer l'approche analytique avant et après l'entracte positiviste.

L'attitude de rejet est celle du Cercle de Vienne. Schlick décrit dans *Die Wende der Philosophie* (1930) l'histoire de ceux qui, comme Descartes et Kant, ont régulièrement dit non à leurs prédécesseurs, et annonce que cette fois-ci le tournant viennois serait définitif; le seul prédécesseur admis serait Leibniz, et seulement en tant que logicien. Neurath joue de toutes les variantes de la rhétorique de la clarté et de la précision dans ses dénonciations répétées de la philosophie du passé (p. 107). Seules quelques explications géophysiques de Hegel restent valables. Schlick et Carnap sont prêts à laisser passer non seulement la logique leibnizienne, mais aussi la psychologie humienne et la *Kulturkritik* nietzschéenne<sup>42</sup>. Et quand Schlick explique dans "L'école de Vienne et la philosophie traditionnelle" que «le vrai père de notre philosophie, [c'est Socrate qui] fut le premier qui enseigna à ses disciples l'art de poser des questions justes», on peut soupçonner que le mérite principal de Socrate aux yeux des positivistes est de n'avoir rien écrit.

L'attitude affirmative est tout l'héritage de Dilthey :

C'est comme si un sentiment obscur régnait sur la philosophie de ce siècle: ce n'est que lorsqu'elle poursuivra l'étude de son passé jusqu'au point le plus bas que l'histoire, jusqu'à présent son adversaire, deviendra son médecin.

La solution consiste à découvrir un présupposé derrière la dispute entre les conceptions du monde [*Weltansichten*]. Celles-ci doivent être rendues objectives et être comprises d'après leur lien avec la vie dans laquelle elles sont fondées... Ainsi reconnaît-on dans les conceptions de la vie et du monde les symboles essentiels des différents côtés de la vie [*Lebendigkeit*]<sup>43</sup>.

La délivrance est à chercher dans la conscience historique qui libère puisqu'elle met à notre disposition toute la diversité de l'histoire de la philosophie et nous permet de «révérer dans chacune des *Weltanschauungen* une partie de la vérité totale» (271).

<sup>41</sup>. Cette section doit beaucoup à Rogge, 1950. Cf. aussi Linke, 1961.

<sup>42</sup>. Schlick, *Allgemeine Erkenntnislehre*, Berlin, Springer, 1925, p. 174, 366; Carnap, *Ueberwindung*, p. 241; Rogge, p. 111.

<sup>43</sup>. *Gesammelte Schriften*, (1e ed), Leipzig, 1927, VIII, p. 10 et 8

Chaque nuance de ces formulations aura une importance considérable pour la manière dont la philosophie et l'histoire de la philosophie sera faite en Allemagne, et donc en France: le perspectivisme, d'abord. Si pour Leibniz, les philosophes ont raison dans leurs affirmations et tort dans leurs négations, d'après Dilthey tout le monde a plus ou moins raison. Heidegger, par exemple, va introduire la distinction graduelle entre la *Lebendigkeit* authentique et celle qui est inauthentique dans l'histoire de la philosophie. C'est surtout grâce au travail de Dilthey qui rendit respectables certains philosophèmes hégéliens en Allemagne, après la période des néo-kantiens et des différents naturalismes, que les successeurs et d'Adorno et d'Heidegger vont, dans leur pratique, identifier la réflexion philosophique et la réflexion sur l'histoire de la philosophie.

Entre ces deux extrêmes, le rejet positiviste de l'histoire de la philosophie et ce que Dilthey appelle «le don [*Hingabe*] de soi aux grandes forces objectives qui ont créé l'histoire», il y a l'attitude de ceux qui prennent parti, les héritiers de Bolzano et de Brentano. Si ces derniers sont aussi prêts à condamner de grandes parties de l'histoire de la philosophie, au nom de, et avec, la même rhétorique de scientificité; leur rejet est non seulement partiel, mais aussi raisonné. Chez les positivistes viennois, *Unsinn* et *Widersinn* sont souvent appliqués pêle-mêle, sans argumentation. Mais lorsque Husserl par exemple critique telle doctrine sceptique comme étant *widersinnig*, il fait non seulement appel à une théorie élaborée des différents types de sens, non-sens et contre-sens, mais il montre aussi de manière détaillée pourquoi la doctrine sceptique en question est erronée. Il en va de même pour la longue série des Anti-Kant autrichiens. C'est pour cette raison, mais pas seulement, que l'on peut dire que la deuxième explosion de la philosophie scientifique en Autriche, a été une caricature de la première explosion de la même approche cinquante ans auparavant.

Cette même relation est visible si l'on compare les prises de position des brentaniens et des positivistes par rapport à la philosophie non-scientifique de l'époque, dans leurs Anti-Heidegger et Anti-Spengler (Kraus, Musil, Neurath<sup>44</sup>). L'analyse célèbre que fait Carnap de l'emploi heideggerien de "Das Nichts nichtet" fut publié une année après une analyse de cette même expression par Oskar Kraus, "Ueber Alles und Nichts". La *sprachkritische Analyse* de Kraus est cependant plus sophistiquée que celle de Carnap, et Kraus situe les idées de Heidegger par rapport à d'autres penseurs dans une longue tradition: à toute époque où la mystique émerge, le néant aussi refait surface et est pris au sérieux. Non seulement il montre comment Heidegger s'est laissé tromper par la forme

<sup>44</sup>. N'oublions pas la réception plutôt positive par Wittgenstein de certaines idées spengleriennes. Comme Musil, Wittgenstein prend au sérieux les problèmes d'un Spengler.

linguistique, mais il explique aussi, par rapport aux traditions auxquelles Heidegger appartenait, la genèse de ce non-sens.

Curieusement, les rapports historiques entre les deux écoles de philosophie scientifique en Autriche sont le sujet du seul travail d'histoire important issu du Cercle de Vienne<sup>45</sup>. Son auteur, Neurath, à la différence des autres fondateurs du cercle était un philosophe de deuxième ordre et un vrai autrichien. Mais, marxiste, il était un excellent historien. Dans sa brochure *Le Développement du Cercle de Vienne et l'avenir de l'empirisme logique* (1935), Neurath décrit plusieurs facteurs qui furent propices au développement de l'empirisme logique en Autriche. Un de ces facteurs est le fait que « l'Autriche [se soit évité] l'entr'acte kantiste [sic], les faveurs allaient aux antikantistes ».

Il y eut toujours en Autriche à côté de la théologie, une philosophie fortement teintée de théologie ; nombre de cerveaux logiciens portaient grand intérêt à la théologie ; mais en Autriche il n'y avait que fort peu de cette métaphysique diffuse, germant si bien, avec mille nuances, sur le sol allemand.

Alors que les métaphysiciens d'Allemagne s'obstinaient à prouver de cent manières que l'on ne pouvait se passer de leur concours, à apporter aux hommes de science un esprit philosophique, un fondement philosophique pour les disciplines particulières, beaucoup de penseurs autrichiens nourris de théologie semblent s'être préparé un plaisir, en quelque sorte, en circonscrivant un domaine ouvert à leur activité critique et scientifique, sans que leur dogme n'apporte aucune restriction. C'est peut-être une raison qui eut son poids dans le fait que, là où s'était développée la puissance de l'Église, certains aspects du scientisme moderne gagnèrent plus de terrain, grâce à l'institution d'une espèce de territoire scientifique libre, alors que dans maint pays où la puissance ecclésiastique faiblissait, une métaphysique diffuse pénétrait tout<sup>46</sup>.

Dans sa description de « Comment se créa l'atmosphère viennoise », Neurath accorde une grande place au « rayonnement de la métaphysique à base de logique » par Bolzano, Brentano et leurs différents héritiers. Il signale le rôle de Höfler, qui « activa les débuts de l'École de Vienne au commencement du XX<sup>e</sup> siècle ». En effet, c'est dans une conférence devant la Société philosophique de l'Université de Vienne, dirigée par ses élèves, que Brentano avait esquissé sa conception de l'histoire de la philosophie. Et c'est à Vienne aussi, au commencement des années 90, que Brentano avait prêché l'unité des sciences contre Dilthey et les écoles historiques.

<sup>45</sup>. Mais cf. aussi *La Scolastique et le Thomisme* (Paris, 1925) du futur membre du Cercle de Vienne, Louis Rougier.

<sup>46</sup>. Neurath, 1935, p. 12-16. Cf Scheler, *Gesammelte Werke*, 4, Berne, F rancke, p. 463-4.

Si on considère maintenant la différence entre l'histoire de la philosophie dans la tradition inaugurée par Dilthey et dans la tradition autrichienne, on voit qu'elle consiste précisément dans la volonté autrichienne d'isoler la thèse d'un philosophe pour l'évaluer. Chez Dilthey, Jaspers, Heidegger, l'interprétation, l'*Auslegung* herméneutique n'exclut pas l'évaluation, la prise de position, mais elle exclut la prise de position ponctuelle, surtout celle à laquelle on est amené par des raisons.

Pour le positiviste, il n'y a que des problèmes scientifiques, tous les autres problèmes ne sont que des *Scheinprobleme*. Pour les rationalistes autrichiens, il y a des problèmes proprement philosophiques comme il y a des *Scheinprobleme* que la bonne philosophie tâche d'éliminer avec la *Sprachkritik*<sup>47</sup>. Pour les herméneutes, le seul problème philosophique est la vie, dans le sens le plus large du terme, et il ne peut pas y avoir de vrais *Scheinprobleme* car chaque *Scheinproblem* apparent exprime un aspect de la vie. Ainsi Dilthey décrit les jeunes philosophes qu'il a influencés :

Leur œil reste rivé sur le mystère de la vie, mais ils doutent ... de pouvoir le résoudre en vertu d'une théorie de l'unité du monde; la vie doit être interprétée à partir de cette unité même – c'est là la grave pensée qui relie ces philosophes de la vie à l'expérience du monde et à la poésie. Depuis Schopenhauer, cette pensée s'est développée de façon de plus en plus hostile à l'encontre de la philosophie systématique; à présent elle forme le centre des intérêts philosophiques des jeunes générations<sup>48</sup>.

C'est ce *Rätsel des Lebens* (énigme de la vie) qui, avec une compréhension de la philosophie husserlienne de la logique, va devenir chez Heidegger *die Frage nach dem Sinn des Seins*, une question par rapport à laquelle précisément tout est déplacé

Comme le dit Jaspers, « le philosophe étranger à la vie [lebensfremd] est polémique ; car, étant à l'origine sans *Selbstsein* qui le supporterait dans son activité philosophique, il vit de la négation des autres et de la consolidation de ses affirmations »<sup>49</sup>.

Peut-on mieux décrire les traits d'un Bennett ?

Nous sommes ici devant une attitude qui, si elle dicte une approche de l'histoire de la philosophie, ne se réduit pourtant pas à cela seulement. Et c'est contre cette attitude que Brentano et ses héritiers polémiquent dans leurs défenses de l'unité des sciences, c'est à dire dans leur refus d'autres méthodes que celle de l'argumentation rationnelle et l'appel à l'expérience.

Depuis Dilthey, le premier Heidegger et Sartre, il est vrai que le philosophe de la Vie ne joue plus le même rôle sur le Continent, ni en philosophie ni en histoire de la philosophie. Mais la quasi-identification de la philosophie avec son histoire reste étonnamment constante. Heidegger

<sup>47</sup>. Kastil, 1909, p. 171.

<sup>48</sup>. *Gesammelte Schriften*, (1e ed), Leipzig, 1927, V, p. 370 s.

<sup>49</sup>. Jaspers, *Philosophie*, I, p. 289.

pouvait penser que la meilleure façon de réfuter Husserl était d'écrire un commentaire sur Aristote. Son exemple a été suivi. Dans un récent survol de la prédominance de cette quasi-identification en Allemagne, Bruno Puntel<sup>50</sup> en identifie cinq formes : la philosophie comme reprise, la philosophie comme reconstruction, la philosophie comme herméneutique (et comme conversation, par exemple chez Gadamer et Rorty), la philosophie comme interprétation de l'Être (Heidegger), la philosophie fondationaliste dont le but est une explication complète du développement historique.

Ce qui est commun à ces approches est la thèse formulée par Heidegger selon laquelle c'est une erreur de penser qu'une discussion philosophique systématique est possible qui ne soit pas *im innersten Grund* historique (*historisch*)<sup>51</sup>.

Autrement dit, il n'y a pas de problèmes ponctuels ni de considérations pour et contre telle ou telle solution qui puissent être identifiés à travers un grand nombre de textes philosophiques. Les principes qui ont guidé tant d'historiens de Brentano à Bennett seraient simplement faux.

Par rapport à ce spectre de trois attitudes, où faut-il situer l'approche analytique de l'histoire de la philosophie ?

Au milieu, sans doute, avec celle des autrichiens. Mais puisque, comme nous le rappellent sans cesse les philosophes autrichiens, ce sont les différences et non pas les similarités qui comptent, regardons quelques différences entre ces deux approches.

## 7. LE PROGRES ET L'IGNORANCE

Dans l'article déjà mentionné, Bruno Puntel suggère que si la philosophie ne doit pas être reliée à son histoire comme en Allemagne, il est quand même souhaitable qu'elle garde un lien avec une connaissance de ce qui a été écrit de mieux au sujet d'un problème donné.

Cet idéal exige peut-être trop de *Gründlichkeit*. En tout cas il me semble que c'est un idéal que les autrichiens se soient fixés et qu'il est très loin d'être un idéal dans la philosophie analytique. Les historiens analytiques de la philosophie connaissent mal l'historiographie non analytique. (Et a fortiori la philosophie non analytique de l'histoire de la philosophie, par exemple les analyses de Guérout et de Goldschmidt). Les philosophes analytiques ne profitent que rarement de leurs prédécesseurs plus proches.

Deux exemples. Dans son intéressant livre *Value and Justification. The Foundations of Liberal Theory* (Cambridge, 1990), le philosophe américain

<sup>50</sup>. Cf. Puntel, 1991.

<sup>51</sup>. *Prolegomena zur Geschichte des Zeitbegriffes*, GA 20, 1979, 9.

Gaus s'excuse du très grand nombre de notes qui encombrant son texte de la manière suivante :

Mais aucun étudiant en théorie de la valeur ne peut manquer d'être surpris du grand travail effectué – spécialement par les axiologistes autrichiens et américains – lors de la première moitié de ce siècle, contributions qui ont été presque entièrement oubliées. En lisant des publications récentes traitant d'éthique ou de problèmes de la valeur, j'ai souvent eu l'impression que les philosophes proclamaient qu'ils avaient ré-inventé la roue – une roue qui souvent était plus ronde auparavant (p. xiv).

Gaus pense surtout ici à l'élaboration d'une théorie naturaliste et anti-cognitiviste des valeurs par Ehrenfels et (le jeune) Meinong, ainsi qu'aux analyses subtiles que ceux-ci (et peut-être Scheler) ont fait des rapports entre les émotions, le désir, les valeurs et les normes, ainsi qu'aux développements de ces idées par des philosophes américains tels que Perry (Ralph, pas John).

Dans la littérature secondaire anglo-saxonne sur Hume, ce fut peut-être Maurice Mandelbaum qui signala le premier l'importance, dans le système de l'Écossais, de l'"axiome", que ce qui est différent peut être distingué et que ce qui peut être distingué est séparable<sup>52</sup>. Mandelbaum signale 22 monographies sur Hume qui n'auraient pas saisi l'importance de l'axiome. Kreimendahl<sup>53</sup>, auquel nous devons la démonstration la plus complète de son importance, ajoute à cette liste de coupables les monographies analytiques de Capaldi, Craig, Penelhum et Stroud. Seul Bennett<sup>54</sup> et Anderson (1966) auraient compris l'importance de ce point. Ainsi que Meinong. Or ce n'est pas seulement chez Meinong que cet élément est central, mais aussi chez Husserl, dans la deuxième de ses *Recherches Logiques* et chez son élève Reinach, dans "Kants Auffassung des Humeschen Problems", deux auteurs que Mandelbaum semble ignorer. De manière tout à fait similaire, le mythe selon lequel, pour Hume, les propositions nécessaires arithmétiques et géométriques ainsi que celles qui portent sur les couleurs sont analytiques a été perpétué dans de nombreuses discussions analytiques. C'est seulement récemment que ce mythe a été reconnu comme tel, quoique Husserl et Reinach l'aient clairement démonté il y a longtemps<sup>55</sup>. Évidemment ces mythes, s'ils sont des mythes, ont joué leur rôle dans l'attribution à Hume d'une place tout à fait précise dans le canon analytique en général et dans celui de l'empirisme logique en particulier. Il se peut que la place occupée par Hume dans le canon de

<sup>52</sup>. *Treatise of Human Nature*, 1,2,1, troisième paragraphe.

<sup>53</sup>. 1982, ch. 4.

<sup>54</sup>. 1971, p. 287-92.

<sup>55</sup>. Cf. Davie, 1987 ; Tweyman, 1974 ; Suchting, 1966.

l'empirisme structuraliste de Brentano et de ses héritiers soit mieux fondé<sup>56</sup>.

Or, une réaction très naturelle face à quelqu'un qui vous fournit de tels exemples, c'est d'admettre «Oui, oui, on peut toujours trouver une anticipation pour n'importe quelle idée en philosophie»<sup>57</sup>, en essayant de cacher son ennui. (Une meilleure réaction : «Je suis là pour dire ce qui est le cas, non pas pour apporter des nouvelles!»). En général, le seul qui n'est pas ennuyé par de tels discours, c'est celui qui a trouvé l'anticipation en question, sauf en Allemagne ou en Italie. Quel que soit le degré de sympathie que l'on a pour cette réaction, la pratique dont elle est l'expression est en tension avec un des motifs les plus enracinés dans la philosophie analytique.

Dans un des premiers programmes de la philosophie analytique, "Le réalisme analytique" de Russell, publié en français en 1911 – il y a une certaine ironie dans le fait que ce programme de la philosophie analytique comme l'histoire du Cercle de Vienne de Neurath ne survivent qu'en français – Russell prêche le dogme du progrès lent et ponctuel de la philosophie scientifique :

On a abusé en philosophie des solutions héroïques ; on a trop négligé les travaux de détail ; on a eu trop peu de patience. Comme autrefois en physique, on invente une hypothèse, et sur cette hypothèse l'on bâtit un monde bizarre, qu'on ne prend pas la peine de comparer au monde réel. La vraie méthode en philosophie sera inductive, minutieuse, respectueuse du détail, ne croyant pas qu'il est du devoir de chaque philosophe de résoudre tous les problèmes à lui seul. C'est cette méthode qui inspire le réalisme analytique, et par laquelle seule, si je ne me trompe, la philosophie réussira à obtenir des résultats aussi solides que le sont les résultats de la science<sup>58</sup>.

Ce texte est important à la fois par rapport à ce qui le précède, par rapport à ce qu'il inaugure et parce que la même année Husserl donne une description très similaire de la philosophie comme science rigoureuse.

D'abord, "la vraie méthode" est recommandée dans les mêmes termes que ceux que Russell avait utilisés sept ans auparavant pour louer la méthode philosophique de Meinong<sup>59</sup>. En plus la construction des mondes

<sup>56</sup>. Cf Ryle, 1956, p.208, sur Hume : «Sa main gauche phénoménologique insiste pour mettre en relief les choses mêmes que sa main droite psychologique venait de niveler».

<sup>57</sup>. Cf. : «La vérité est plus répandue qu'on ne pense, mais elle est très souvent fardée, et très souvent aussi enveloppée et même affaiblie, mutilée, corrompue par des additions qui la gâtent ou la rendent moins utile. En faisant remarquer ces traces de la vérité dans les antérieurs, on tireroit l'or de la boue, le diamant de sa mine, et la lumière des ténèbres» (Leibniz à Rémond; cité par Kastil (1909)).

<sup>58</sup>. Russell, 1911, p. 61.

<sup>59</sup>. «Although empiricism as a philosophy does not appear to be tenable, there is an empirical method of investigating, which should be applied in every subject-matter. This is possessed in a very perfect form by the work we are considering. A frank recognition of the

bizarres est, comme nous l'avons vu, ce qui se produit d'après Brentano dans la décadence philosophique. "La vraie méthode" de Russell est aussi celle énoncée par Brentano dans ses deux thèses célèbres :

La vraie méthode de la philosophie n'est pas différente de celle des sciences naturelles, c'est à dire, elle comporte à la fois l'induction et les arguments. La philosophie doit protester contre la répartition des sciences en sciences spéculatives et sciences exactes et la justification de cette protestation est son droit même à l'existence.

Le rapport entre ce programme et ce qu'il a inauguré est encore plus intéressant. Si les notions de "philosophie scientifique" et même de progrès paraissent beaucoup plus problématiques aux philosophes analytiques aujourd'hui, si les avis sur ce qu'est la philosophie analytique sont aussi variés que le sont les positions analytiques par rapport à n'importe quel problème philosophique, il y a, je crois, un assez grand consensus sur une thèse comme la suivante : sur un certain nombre de sujets, par exemple l'utilitarisme, la nature de la désignation et de la vérité, il y a eu incontestablement un grand approfondissement dans notre compréhension. Cela est vrai même pour ceux qui voient dans la philosophie une activité essentiellement aporétique. Évidemment il y a aussi ceux qui ne seraient pas d'accord avec cette description de la philosophie analytique, ceux pour qui, par exemple, la philosophie est morte (les philosophes américains sous l'influence de Burt Dreben).

Or, si ceci au moins survit du credo optimiste de Russell, comment justifier l'ignorance du philosophe analytique dont je parlais ? Ignorer ce qui a été dit sur un sujet donné est un vice si l'on prend au sérieux une forme quelconque de la doctrine selon laquelle il y a des progrès en philosophie et si elle est une discipline où la collaboration est importante. Se peut-il que les philosophes analytiques aient encore à apprendre la leçon de Leibniz et de Chamfort : «Peu de philosophie mène à mépriser l'érudition; beaucoup de philosophie mène à l'estimer»<sup>60</sup> ? Une leçon que Russell, lecteur assidu de Frege, Cantor, Mach, Meinong, Poincaré et Cantor, pour ne parler que de ses contemporains, avait, quant à lui, apprise.

data, as inspection reveals them, precedes all theorising; when a theory is propounded, the greatest skill is shown in the selection of facts favourable or unfavourable, and in eliciting all relevant consequences of the facts adduced. There is thus a rare combination of acute inference with capacity for observation. The method of philosophy is not fundamentally unlike that of other sciences : the differences seem to be only in degree» (Russell, 1973, p.22-23, publié pour la première fois en 1904).

<sup>60</sup>. Chamfort, *Maximes et Pensées*.

8. ANTI-RORTISME : LES GENRES DE L'HISTORIOGRAPHIE  
DE LA PHILOSOPHIE

Dans un article bien connu, Richard Rorty distingue (1) le genre de l'historiographie de la philosophie qu'il appelle "reconstruction rationnelle", l'évaluation de telle ou telle contribution à tel ou tel problème, (2) ce qu'il appelle la simple doxographie qui passe en revue les membres d'un canon donné, et (3) ce qu'il appelle *Geistesgeschichte* ou l'examen et évaluation de la genèse d'un canon. Nous avons vu comment ce que Rorty appelle la reconstruction rationnelle est au centre de l'approche autrichienne; comment pour Brentano et Rorty "étudier" un problème est un verbe dont le complément est transparent et nous avons mentionné leur mépris pour la simple doxographie. En plus, ce que Rorty appelle *Geistesgeschichte* est précisément ce que Brentano appelait la philosophie de l'histoire de la philosophie et dont sa description de la genèse de la philosophie décadente est un très bon exemple.

On pourrait penser que si Brentano et Rorty sont d'accord, ils doivent avoir raison. Mais je pense aussi que sur les points où leurs avis divergent, ce sont les autrichiens en tant que précurseurs de la philosophie analytique qui ont raison. Examinons donc le point central de divergence.

Rorty caractérise la *Geistesgeschichte* de la manière suivante. Elle se situe au niveau des problématiques, au niveau des œuvres des philosophes, plutôt qu'au niveau de leurs arguments. Son but est de justifier ce qui compte ou devrait compter comme philosophie. Elle fournit «a big sweeping story» (p.58) car elle contribue à fixer le canon. Comme le notent Brentano et Rorty, ceci n'est pas nécessaire dans les sciences. En ceci, dit Brentano, l'histoire de la philosophie ressemble plus à celle des beaux-arts. Les exemples que donne Rorty de ce genre sont Reichenbach (*The Rise of Scientific Philosophy*), Heidegger, Foucault, Blumenberg (*Die Legitimität der Neuzeit*), et MacIntyre (*After Virtue*).

Or, si on ajoute à cette liste non seulement Brentano, mais aussi Popper et Feyerabend, on voit que le type de *Geistesgeschichte* privilégié par Rorty n'en est pas le seul. Brentano s'est abstenu presque complètement de toute caractérisation de la bonne philosophie en termes de contenu, problèmes ou problématiques. La même distinction entre méthode et contenu est observée, quelques qualifications mis à part, par les deux autrichiens Popper et Feyerabend, et, *pace* Rorty, par Reichenbach. (Il est vrai que la distinction elle-même entre méthode et contenu est précisément une des choses mises en doute par les philosophes méprisés par Brentano. Malheureusement, il est difficile de trouver des arguments qui mettent en doute la possibilité de faire cette distinction).

Brentano avait caractérisé le canon, la bonne philosophie – et en conséquence les différents types de mauvaise philosophie – en fonction de

deux choses: une attitude et la méthode appropriée. L'attitude, c'est l'attitude théorique, l'affirmation d'énoncés et de théories vraies, mais aussi le désir de dire le vrai. Il souligne que ceci n'implique aucune liste de problèmes éternels fixée à l'avance. Au contraire, comme nous avons vu, la marque de la bonne philosophie est, selon Brentano, la multiplication de nouvelles questions.

Une des fonctions importantes de la *Geistesgeschichte* d'après Rorty ne devient claire que si l'on considère ce qu'il dit concernant ce qui doit être son contexte et pourquoi il lui faut ce contexte. Les *Geistesgeschichten* et les canons qu'elles impliquent doivent être multipliés pour induire une plus grande conscience de soi (p.61), pour nous rappeler notre finitude cognitive. Pour accentuer encore cette conscience, Rorty plaide pour la recontextualisation de chaque *Geistesgeschichte* en termes de ce qu'il appelle l'histoire intellectuelle, c'est à dire l'examen de toutes les idées dont les idées philosophiques et semi-philosophiques ne constituent qu'une partie. Ceci pour nous rappeler que les philosophes du canon étaient souvent moins importants dans les conversations de leurs époques que nous ne les croyons.

Avec le concept central de conversation, nous sommes arrivé au but réel de la *Geistesgeschichte* et de sa recontextualisation rortyiennes: le concept lui-même est emprunté à une phrase de Hölderlin, et à l'emploi qu'en font Heidegger et Gadamer<sup>61</sup>. Néanmoins et curieusement, sur beaucoup de points, la conception rortyenne de la conversation philosophique rappelle celle de Dilthey et Jaspers plutôt que celles de Gadamer ou de Heidegger. Comme Dilthey il trouve notre salut dans la recontextualisation historique continue: «history will set us free!» Comme Jaspers, il se méfie du philosophe qui est "*lebensfremd*".

La marque essentielle de la conversation rortyenne – comme celle de ses équivalents chez ses prédécesseurs allemands – est que sa fonction est pratique. Rorty n'opte pas uniquement pour la conversation à la place de l'argumentation, car il admet la reconstruction rationnelle à côté de la *Geistesgeschichte* et de l'histoire intellectuelle. Mais dans ses caractérisations de ces deux dernières démarches, il se limite entièrement à leur fonction pratique. L'herméneutique selon Gadamer est la philosophie pratique<sup>62</sup>.

<sup>61</sup>. Heidegger parle du «denkenden Gesprächs zwischen Denkenden», *Kant und das Problem der Metaphysik*, Frankfurt, 1951, p.8. Cf aussi la description que donne son compagnon de route, Carl Schmitt, de l'emploi de la métaphore du *ewiges Gespräch* chez Fr. Schlegel et Novalis (*Politische Romantik*, 1925, Duncker, 3, ch. 2, ch. 3).

<sup>62</sup>. *Reason in the Age of Science*, Cambridge, MIT Press, 1981, iii. Dans *Vérité et Méthode*, il dit aussi que l'herméneutique décrit ce qu'est la compréhension et non ce qu'elle doit être. Mais ce n'est pas ici le lieu de décrire l'emploi fait dans la philosophie post-heideggérienne des concepts normatifs.

Or, comme Rorty le sait très bien, à un niveau très élevé d'abstraction, c'est sans doute un fait que, dans ce siècle, Heidegger, le dernier Wittgenstein et le pragmatisme ont avancé la primauté de la pratique par rapport à la théorie. Pour connaître la valeur de leurs suggestions, il faudrait faire de la philosophie. Ici je me limiterai à l'observation qu'à la fois Russell et les autrichiens étaient convaincus d'une primauté de l'attitude théorique. Dans leurs théories du comportement humain, dans leurs philosophies de l'esprit, dans leurs analyses de l'éthique cognitive, ainsi que dans leurs recherches sur les logiques axiologiques et déontiques, les autrichiens se sont efforcés de démontrer cela. Or, même là dans la philosophie analytique où de telles thèses à propos de la primauté de l'attitude théorique ne sont pas partagées, on constate que dans leur pratique les philosophes analytiques adoptent une attitude sévèrement théorique, ou font comme s'ils la partageaient. Si les autrichiens ont raison sur ces questions philosophiques, il y a un fossé insurmontable entre les attitudes et les paradigmes qui se manifestent dans les deux citations suivantes : D'abord Bennett sur une partie du commentaire de Gueroult à propos de Spinoza :

Cela paraît correct et demeure proche du texte, mais qu'est-ce que cela veut dire ? Je trouve cela, comme la plupart des travaux philosophiques de Gueroult, trop vague et trop mou pour m'aider à réfléchir sur Spinoza<sup>63</sup>.

Et ensuite Gadamer :

On peut atteindre une certaine clarté en analysant l'argumentation d'un dialogue platonicien avec des instruments logiques mettant en évidence les incohérences, rétablissant les sauts logiques, démasquant les conclusions fausses, et ainsi de suite. Mais est-ce une façon de lire Platon que de faire siennes ses questions ? Peut-on ainsi apprendre de lui, ou ne confirme-t-on pas simplement sa propre supériorité ? Ce qui vaut pour Platon, vaut, mutatis mutandis, pour toute philosophie<sup>64</sup>.

Si les autrichiens ont raison, la primauté de l'attitude théorique est une marque de la bonne philosophie du passé et du présent. L'histoire analytique et autrichienne de la philosophie qui se fixe le but de déterminer ce qui est vrai dans l'histoire de la philosophie aurait raison. Et toute démarche, comme celle de Rorty, qui veut mettre au centre de l'histoire de la philosophie des motifs pratiques mériterait l'épithète brentanienne de décadente.

<sup>63</sup> Bennett, 1984, p.67 : « That sounds good, and stays close to the text, but what does it mean ? I find this, like most of Gueroult's philosophical offerings, to be too vague and soft to help me in my thinking about Spinoza ». Cf. p. 187.

<sup>64</sup> Gadamer, 1986, p.38 : « One can win a certain clarity by analysing the argumentation of a Platonic dialogue with logical means, showing up incoherence, filling in jumps in logic, unmasking false conclusions, and so forth. But is this the way to read Plato, to make his questions one's own ? Can one learn from him in this way, or does one

## 9. L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE CHEZ BOLZANO, BRENTANO ET LEURS HERITIERS

### BIBLIOGRAPHIES

#### 9.1 SURVOL THEMATIQUE

\* *Sur l'histoire de la philosophie*

<sup>65</sup>ARLETH, 1896.

BOLZANO, "Über Hegels ...", 1851.

BRENTANO, 1867 :

– "Vom Begriff der Geschichte der Philosophie"; "Philosophie der Geschichte der Philosophie"; "Zur Methode der historischen Forschung auf phi-losophischem Gebiet"; "Vom Gesetz der geschichtlichen Entwicklung"; tous in Brentano, 1987 ;

– "Was ist Geschichte der Philosophie ?"; "Zweck der Geschichte der Philosophie", et "Methode der Geschichte der Philosophie", tous in Brentano 1963 ;

BRENTANO, 1926 ;

BRENTANO, 1929 ;

– "Zur Methode aristotelischer Studien, und zur Methode geschichtlicher Forschung auf philosophischem Gebiet über-haupt", in Brentano, 1986.

UTITZ, 1935.

ROGGE, 1950.

INGARDEN, 1960.

\* *Histoires de la philosophie*

BRENTANO, 1926, 1929, 1963, 1980, 1987.

TWARDOWSKI, 1910.

KRAUS, 1937.

\* *Platon*

STUMPF, 1869.

BRENTANO, 1963.

KRAUS, 1963.

\* *Aristote*

SNELL, 1873.

BERGER, 1897.

BRENTANO, 1862, 1867, 1877, 1980, 1986.

KASTIL, 1900.

ARLETH, 1903.

KRAUS, 1905, 1905a, 1907.

LUKASIEWICZ, 1910, 1951.

MOSER, 1935.

INGARDEN, 1961-2.

\* *Philosophie médiévale*

BRENTANO.

KASTIL, 1900.

TWARDOWSKI, 1910.

STEIN, 1929.

<sup>65</sup>simply confirm one's own superiority ? What holds for Plato holds mutatis mutandis for all philosophy ».

- \* *Descartes*  
BRENTANO.  
TWARDOWSKI, 1892.  
KASTIL, 1909.  
KATKOV, 1937.  
HUSSLERL, 1956.
- \* *Leibniz*  
ZIMMERMANN, 1847, 1852, 1854.  
BRENTANO.  
URBACH, 1901.  
MAHNKE, 1925.  
STUMPF, 1923.
- \* *Spinoza*  
ZIMMERMANN, 1850-1851.  
KRAUS, 1927.  
STUMPF, 1919.
- \* *Philosophie britannique*  
MEINONG, 1877, 1882.  
KOHN, 1881.  
LINKE, 1901.  
MARTINAK, 1894.  
HUSSLERL, 1900, 1956.  
KRAUS, 1901.  
SCHWENNINGER, 1908.  
NEUHAUS, 1908.
- PETERS, 1909.  
KOTARBINSKI, 1915.  
REINACH, 1913 §4, 1911.  
SALMON, 1929.  
KRAUS, 1937.  
BRENTANO, 1975.
- \* *Kant*  
BOLZANO, 1837, passim (e.g. §§ 185-194); 1834, § 63.  
PRIHONSKY, 1850.  
ZIMMERMANN, 1871, 1871a, 1879.  
STUMPF, 1891.  
BRENTANO, VE 3-69, DG 81-120.  
REINACH, 1911., 1911a.  
KASTIL, 1912.  
SCHELER, 1913/16.  
MARTY, 1916, 1940.  
KRAUS, 1924.  
MORCHEN, 1930.  
HUSSLERL, 1956.  
INGARDEN, 1973.
- \* *Hegel*  
BOLZANO, 1851.  
BRENTANO, 1987.

## 9.2 BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX SUR L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE PAR BOLZANO, BRENTANO ET LEURS HERITIERS

### Abréviations :

JPPF = *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung.*

PPR = *Philosophy and Phenomenological Research.*

- ARLETH, E., 1896, "Die Philosophie und ihre Geschichte", *Die Österreichische Mittelschule*, X, p. 235-253.  
-1903, *Die metaphysischen Grundlagen der aristotelischen Ethik*, Prague, Calve.  
BERGER, A. von, 1897, "Warheit und Irrtum in der Katarsis-Theorie des Aristoteles", *Aristoteles' Poetik*, übersetzt und eingeleitet von Theodor Gomperz, Leipzig, Verlag von Veit & Comp., p. 71-98.  
BERGMANN, H., 1909, *Das philosophische Werk Bernard Bolzanos*, Halle, Niemeyer, réimpression, Hildesheim, Olms, 1970.  
-1965/66, "Brentano on the History of Greek Philosophy", *PPP*, p. 94-99.  
-(Les nombreux travaux de Bergmann sur l'histoire de la philosophie, qui s'écartent considérablement de l'historiographie brentanienne, ne sont pas mentionnées ici.

- Cf. A. Zvie Bar-On, (éd.), *On Shmuel Hugo Bergmann's Philosophy*, Amsterdam, Rodopi, 1986).
- BOLZANO, B., 1834, *Lehrbuch der Religionswissenschaft*, Sulzbach (=RW).  
-1837, *Wissenschaftslehre*, Sulzbach (=WL).  
-1839, *Dr. Bolzano und seine Gegner*, Sulzbach, réimpression, Amsterdam, 1970.  
-1851, "Über Hegels und seine Anhänger Begriff von der Geschichte überhaupt und insbesondere von der Geschichte der Philosophie", *Drei philosophische Abhandlungen*, welche auch von Nichtphilosophen sehr wohl verstanden werden können, und vier akademische Reden von allgemein menschlichem Interesse. Aus dem Nachlass hrsg. v. F. Prihonsky, Leipzig, réimpression dans Bolzano, *Philosophische Texte*, Reclam, (Hgb.) U. Neeman, 1984, p. 276-306.
- BRENTANO, F., 1862, *Von der mannigfachen Bedeutung des Seienden nach Aristoteles*, Freiburg.  
-1867, *Die Psychologie des Aristoteles*, Mainz.  
-1867, "Geschichte der kirchlichen Wissenschaften", in Johann A. Möhler, *Kirchengeschichte*, (Hgb.) P.B. Gams, Bd. II, Regensburg, p. 526-584, (traduction française *Histoire de l'Eglise*, tome deuxième, Paris, 1868, p. 467-520).  
-1882, *Der Creationismus des Aristoteles*, Vienne.  
-1926, *Die vier Phasen der Philosophie*, Meiner.  
-1929, *Über die Zukunft der Philosophie*, Leipzig.  
-1963, *Geschichte der Griechischen Philosophie*, Berne, Francke.  
-1968, *Vom Dasein Gottes*, Hamburg, Meiner (= DG).  
-1975, "Was an Reid zu loben", *Grazer Philosophische Studien*, 1.  
-1977, *Aristoteles und seine Weltanschauung*.  
-1978, *Versuch über die Erkenntnis*, Hamburg, Meiner (= VE).  
-1978, *Grundlegung und Aufbau der Ethik*, Hamburg, Meiner (= GAE).  
-1980, *Aristoteles' Lehre vom Ursprung des menschlichen Geistes*.  
-1980, *Geschichte der mittelalterlichen Philosophie*.  
-1986, *Über Aristoteles*, Meiner.  
-1987, *Geschichte der Philosophie der Neuzeit*, Hamburg, Meiner.
- HUSSLERL, E., 1900, *Logische Untersuchungen*, II: "Die ideale Einheit der Spezies und die neueren Abstraktionstheorien", Halle, Niemeyer.  
-1956, *Erste Philosophie* (1923/24). Erster Teil. Kritische Ideengeschichte, Hgb. R. Boehm, La Haye, Nijhoff.  
-1954, *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie*, Hgb W. Biemel, La Haye, Nijhoff, §§ 15-32, § 56.  
INGARDEN, R., 1960, "Notes sur l'objet de l'histoire de la philosophie", *Diogène*, 29, p. 130-41.  
-1961-2, "A Marginal Commentary on Aristotle's Poetics", *Journal of Aesthetics & Art Criticism*, Nos 2 & 3.  
-1973, "A priori Knowledge in Kant versus A Priori Knowledge in Husserl", *Dialectics and Humanism*, p. 5-18.
- KASTIL, A., 1900, *Die Frage nach der Erkenntnis des Guten bei Aristoteles und Thomas von Aquin*, Wien, C. Gerold.  
-1901, *Die Lehre von der Willensfreiheit in der Nikomachischen Ethik*, Prag, J.G. Calve.  
-1909, *Studien zur neueren Erkenntnistheorie*, I. Descartes, Halle, Niemeyer.  
-1912, *Fries' Lehre von der unmittelbaren Erkenntnis. Eine Nachprüfung seiner Reform der theoretischen Philosophie Kants*, Göttingen.

- KATKOV, G., 1937, "Descartes und Brentano. Eine erkenntnistheoretische Gegenüberstellung", in Emge, C. (ed.), *Dem Gedächtnis an René Descartes*, Berlin, p. 116-115.
- KOHN, B. (= Kerry), 1881, *Untersuchungen über das Kausalproblem* (Mill), Vienna.
- KOYRÉ, A., 1922, "Bemerkungen zu den Zenonischen Paradoxien", *JPPF*, Vol. V.
- 1929, "Die Gotteslehre J. Böhmes", *JPPF*, Vol. X.
- KOTARBINSKI, T., 1915, [L'Utilitarisme dans les éthiques de Mill et Spencer], en polonais, Cracovie.
- KRAUS, O., 1901, *Zur Theorien des Wertes. Eine Bentham-Studie*, Halle, Niemeyer.
- 1905, *Die Lehre von Lob, Lohn, Tadel und Strafe bei Aristoteles*, Halle.
- 1905a, "Die aristotelische Werttheorie und die modernen Psychologen, *Z. für der Geschichte d. Staatswissenschaft*.
- 1907, *Neue Studien zur Aristotelischen Rhetorik*, Halle.
- 1913, *Platons Hippias Minor. Versuch einer Erklärung*, Prague.
- 1924, "Das 'apriori' bei Kant", *Hochschulwissen*, I, p. 141-50.
- 1927, "Über die Philosophie Spinozas", *Euphorion*, 28.
- 1937, *Die Werttheorien*, Leipzig.
- LINKE, P., 1901, "Humes Lehre vom Wissen", *Phil. Studien*, 17, p. 624-73.
- LUKASIEWICZ, J., 1910 [Sur le principe de contradiction chez Aristote], en polonais, Cracovie.
- 1935-6, "Zur Geschichte der Aussagenlogik", *Erkenntnis*, 5.
- 1951, *Aristotle's Syllogistic from the Standpoint of Modern Formal Logic*, Oxford (2nd ed., 1957).
- MAHNKE, D., 1925, "Leibnizens Synthese von Universalmathematik und Individualmetaphysik", *JPPF*, Vol. VII.
- MARTINAK, Ed., 1894, *Die Logik Lockes*, Halle, Niemeyer.
- MARTY, A., 1916, *Raum und Zeit*, Halle, (esp. I, §§ 3-21, II § 22f.).
- 1940, *Psyche und Sprachstruktur*, Hgb. O. Funke, Berne, Francke.
- MEINONG, A. v., 1877, *Hume-Studien*, I, "Zur Geschichte und Kritik des modernen Nominalismus", maintenant in *GA*, Bd. I, 1969, Graz.
- 1882, *Hume-Studien*, II, "Zur Relationstheorie", maintenant in *GA*, Bd. II, 1979.
- MORCHEN, H., 1930, "Die Einbildungskraft bei Kant", *JPPF*, Vol. XI.
- MOSER, S., 1935, *Zur Lehre von der Definition bei Aristoteles*, I. Teil, Organon und Metaphysik, Innsbruck.
- NEUHAUS, C., 1908, *Humes Lehre von den Prinzipien der Ethik*, Diss., Leipzig (*Zeitschrift für Philosophie*, 135, 1909).
- PETERS, K., 1909, *Thomas Reid als Kritiker von David Hume in den Hauptpunkten des erkenntnis-theoretisch-logischen Teils ihrer Lehren*, Diss., Leipzig.
- PRIHONSKY, F., 1850, *Neuer Anti-Kant oder Prüfung der Kritik der reinen Vernunft nach den in Bolzanos Wissenschaftslehre niedergelegten Begriffen*, Bautzen, Weller.
- REINACH, A., 1911, "Kants Auffassung des Humeschen Problems", *Zeitschrift für Philosophie*, 141, p. 176-209.
- 1911a, "Die obersten Regeln der Vernunftschlüsse bei Kant", *Münchener Philosophische Abhandlungen*, Leipzig, Barth.
- 1913, *Die apriorischen Grundlagen des bürgerlichen Rechtes*, esp. in § 4 "Die nominalistische Theorie David Humes", *JPPF*.
- SALMON, C.V., 1929, *The Central Problem of Hume's Philosophy: an Essay towards a Phenomenological Interpretation of the first book of the Treatise*, *JPPF*, Halle.

- SCHELER, M., 1913/1916, *Der Formalismus in der Ethik und die materiale Wertethik*, GW, Bd. 2, Berne, 1954.
- SCHWENNINGER, A., 1908, *Der Sympathiebegriff bei David Hume*, Diss., Munich.
- SNELL, H., 1873, *Die Einheit des Seelenlebens aus den Principien der Aristotelischen Philosophie entwickelt*, Freiburg.
- STEIN, E., 1929, "Husserls Phänomenologie und die Philosophie des heil. Thomas v. Aquino", *JPPF*, Vol. X.
- STUMPF, C., 1869, *Verhältnis des Platonischen Gottes zur Idee des Guten*, Göttingen Diss., Halle ; also in *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, N. F., Bd. 54.
- 1891, "Psychologie und Erkenntnistheorie", *Abhandlungen d. könig. Bayerischen Akademie d. Wiss.* I. Cl. XIX, Bd. II, Abt., Munich.
- 1919, "Spinozastudien, I, II", *Abh. d. preussischen Akademie*.
- 1923, "Vorwort", *Leibniz-Ausgabe*, Berliner Akademie, I.
- TWARDOWSKI, K., 1892, *Idee und Perception. Eine erkenntnistheoretische Untersuchung aus Descartes*, Vienna.
- 1910, [Six conférences sur la philosophie médiévale], en polonais.
- URBACH, B., 1901, *Leibnizens Rechtfertigung des Übels in der besten Welt*, Prague, Calve'sche Buchhandlung.
- UTTIZ, E., 1935, *Die Sendung der Philosophie in unserer Zeit*, Leyde, Sitjhoff.
- ZIMMERMANN, R., 1850 & 1851, "Über einige logische Fehler der spinozistischen Ethik", *Sitzungsberichte der Wiener Akademie*, phil.-hist. Cl..
- 1847, *Leibnitz' Monadologie. Deutsch mit einer Abhandlung über Leibnitz' und Herbarts Theorien des wirklichen Geschehens*, Vienna, Braumüller & Seidel.
- 1852, *Das Rechtsprinzip bei Leibnitz. Ein Beitrag zur Geschichte der Rechtsphilosophie*, Vienna, Braumüller.
- 1854, "Über Leibnizens Conceptualismus", *Sitzungsberichte der Wiener Akademie*, phil.-hist. Cl.
- 1871, "Über Kant's mathematisches Vorurteil und dessen Folgen".
- 1871, "Kants Widerlegung des Idealismus".
- 1875, "Schellings Philosophie der Kunst", *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Klasse der K. Akademie der Wissenschaften*, bd. 80, p. 627-674.
- 1879, "Lambert der Vorgänger Kants: Ein Beitrag zur Vorgeschichte der Kritik der reinen Vernunft", *Denkschriften der philosophisch-historischen Klasse*, K. Akademie d. Wissenschaften, 29, Vienna, p. 1-74.

### 9.3 BIBLIOGRAPHIE DE LA LITTÉRATURE SECONDAIRE : TRAVAUX SUR L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE DE BOLZANO, BRENTANO ET LEURS HERITIERS

- AEBI, M., 1947, *Kants Begründung der "Deutschen Philosophie". Kants transzendente Logik: Kritik ihrer Begründung*, Bâle, Verlag für Recht und Gesellschaft.
- ALPHÉUS, K., 1936, *Kant und Scheler. Phänomenologische Untersuchungen zur Ethik zwecks Entscheidung des Streites zwischen der formalen Ethik Kants und der materialen Wertethik Schelers*, St. Georgen/Schw., Dissertation, Freiburg/Br. – version augmentée : *Kant und Scheler*, Hgb Barbara Wolandt, 1981, Bonn, Bouvier Verlag.

- BARBER, K. F., 1966, *Meinong's Hume-Studies*; translation and commentary, Diss. Univ of Iowa.
- BERGER, G., 1939, "Husserl et Hume", *Revue Internationale de Philosophie*, p.342-53.
- BOSSERT, P.J., 1976, "Hume and Husserl on Time and Time Consciousness", *J. Brit. Soc. Phenom.*, 7, p. 44-52.
- BUTLER, R. J., 1976, "Distinctiones Rationis, or the Cheshire Cat which left its smile behind it", *Proc. Ari. Soc.*, 76, p. 165-76.
- BUTTS, R., 1957, *Husserl's Criticisms of Hume's Theory of Knowledge*, Univ. of Pennsylvania, Diss., reprint, Ann Arbor, 1976.
- 1959, "Husserl's Critique of Hume's Notion of 'Distinctions of Reason'", *PPR*, 20, p. 213-21.
- CAMPOS, E., 1979, *Die Kantkritik Brentanos*, Bonn.
- DAVIE, G., 1987, "Husserl and Reinach on Hume's Treatise", Mulligan, K. (ed.) *Speech Act and Sachverhalt. Reinach and the Foundations of Realist Phenomenology*, Dordrecht, Nijhoff.
- DUBISLAW, W., 1929, "Über Bolzano als Kritiker Kants", *Philosophisches Jahrbuch*, 42, Fulda, p. 357-368.
- GEORGE, R., 1978, "Brentano's Relation to Aristotle", *Grazer Philosophische Studien*, 5, p. 249-66.
- 1980, "Einleitung", Brentano, *Aristoteles Lehre vom Ursprung des menschlichen Geistes*, Hamburg, 1980, p. vii-xiv.
- GILSON, E., 1939, "Franz Brentano's Interpretation of Medieval Philosophy", *Medieval Studies*, 1, p. 1-10, (réimprimé dans L. McAlister (ed.), *The Philosophy of Brentano*, Londres, Duckworth, p. 56-67).
- GILSON, L., 1955, *Méthode et Métaphysique selon Franz Brentano*, Paris, Vrin, ch. 1 "Le passé et l'avenir de la philosophie".
- HEDWIG, K., 1987, "Brentano's Hermeneutics", *Topoi*, 6, Heidemann, Ingeborg, p. 3-10.
- 1948, *Untersuchungen zur Kantkritik Max Schelers*, Dissertation, Frankfurt am Main.
- HENRICH, D., 1958, "Über die Grundlagen von Husserls Kritik der philosophischen Tradition", *Philosophische Rundschau*, 6, 1/2, 126.
- HOPPENSTADT, F. W. v., 1933 *Franz Brentanos Kantkritik*, Kiel, Diss.
- KERN, I., 1964, *Husserl und Kant. Eine Untersuchung über Husserls Verhältnis zu Kant und zum Neukantismus*, The Hague, Nijhoff.
- KOWALEWSKI, A., 1938, "Kant und Bolzano", *Ostdeutsche Monatshefte*, 18, Danzig, p. 665-673.
- LAPORTE, J.-M., 1963, "Husserl's Critique of Descartes", *PPR*.
- MALL, R. A., 1973, *Experience and Reason: The Phenomenology of Husserl and its Relation to Hume's Philosophy*, The Hague, Nijhoff.
- 1975, "Der Induktionsbegriff. Hume und Husserl", *Z. f. phil. Forschung*, 29, p. 34-62.
- 1975a, *Naturalism and Criticism*, The Hague, Nijhoff.
- MANDELBAUM, M., 1974, "The Distinguishable and the Separable", *Journal of the History of philosophy*, p. 242-247.
- NEEMAN, U., 1970, "Analytische und synthetische Sätze bei Kant und Bolzano", *Ratio*, 12, p. 1-20.
- 1974, "Bolzanos Kantkritik", *Akten des 4. Internationalen Kant-Kongresses*, II/2, de Gruyter, p. 842-848.
- PALAGYI, M., 1902, *Kant und Bolzano. Eine kritische*, Darstellung, Halle.
- PETRONIEVICS, B., 1938, "Kritische Bemerkungen zu Brentanos Schrift die 'Vier Phasen der Philosophie'", *Philosophica*, 3, p. 179-187.

- ROGGE, E., 1950, *Axiomatik alles möglichen Philosophierens. Das grundsätzliche Sprechen der Logistik, der Sprach-Kritik und der Lebens-Metaphysik*, Meisenheim, Hain.
- RYLE, G., 1929, C.R. de Heidegger, *Sein und Zeit, Mind*, XXXVIII, p. 355-370.
- SAUER, F., 1930, "Über das Verhältnis der Husserlschen Phänomenologie zu David Hume", *Kant-Studien*, 35, p. 151-82.
- SCHWARZ, Ph., 1911, *Bolzanos Vorstellungstheorie und Kant's Lehre von der Raumanschauung*, Diss., Göttingen.
- SEITERICH, E., 1936, *Die Gottesbeweise bei Franz Brentano*, Freiburg, Herder (§ 9 : "Brentanos Kantkritik").
- SUCHTING, W. A., 1966, "Hume and Necessary Truth", *Dialogue*, 5/1, p. 47-60.
- WAGNER, Joh., 1923, *Die Kritik an Kants Philosophie bei Bolzano, Brentano, ihren Schülern und M. Scheler*, Diss., Göttingen.
- WERLE, J. M., 1989, *Franz Brentano und die Zukunft der Philosophie. Studien zur Wissenschaftsgeschichte und Wissenschaftssystematik im 19. Jahrhundert*, Amsterdam, Rodopi.
- WOLENSKI, Jan, 1989, *Logic and Philosophy in the Lvov-Warsaw School*, Kluwer.

## RÉFÉRENCES

- ARIEV, R., 1987, C. R. de Bennett 1984, *PPR*, p. 649-654.
- AYERS, M., 1991, *Locke*, Volume One: Epistemology ; Volume Two: Ontology, Routledge.
- BARNES, J., 1988, CR de Brentano 1986, *PPR*, p. 162-167.  
– *The Presocratic Philosophers*, Londres, Routledge.  
– *The Toils of Scepticism*, Cambridge, Cambridge University Press.
- 1990, “Pourquoi lire les anciens?”, *Les Papiers du Collège international de philosophie*, 2.
- BENNETT, J., 1966, *Kant's Analytic*, Cambridge University Press.  
– 1971, *Locke, Berkeley, Hume. Central Themes*, Oxford, Clarendon.  
– 1974, *Kant's Dialectic*, Cambridge University Press.  
– 1984, *A Study of Spinoza's Ethics*, Indianapolis, Hackett.  
– 1992, “Understanding Locke's Essay. How much historical knowledge do we need?”, *Times Literary Supplement*, 20 mars, p. 9-10.
- BRENTANO, F., 1989, *Briefe an Carl Stumpf 1867-1917*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt.
- BRUNSCHWIG, J., 1976, “Faire de l'histoire de la philosophie aujourd'hui”, *Bulletin de la Société française de Philosophie*, p. 125-165.
- CARRUTHERS, P., 1989, *Tractarian Semantics*, Oxford, Blackwell.
- EHRENFELS, C. v., 1982, *Werttheorie, Philosophische Schriften*, Bd. 1, Munich, Philosophia.
- ENGEL, P., 1990, “Aristote et la philosophie contemporaine de l'action (David Charles, *Aristotle's Philosophy of Action*), in “La Philosophie et son histoire”, *L'Age de la science*, 3, p. 267-278 (avec une Note de J. Vuillemin).
- GRACIA, J., 1992, *Philosophy and its History*, Suny.
- GELDSSETZER, L., 1968, *Die Philosophie der Philosophiegeschichte im 19. Jahrhundert. Zur Wissenschaftstheorie der Philosophiegeschichtsschreibung und -betrachtung*, Meisenheim am Glan.
- HAYEK, F., 1967, “The Legal and Political Philosophy of David Hume”, *Studies in Philosophy, Politics and Economics*, Londres, Routledge.
- JANAWAY, Ch., 1988, “History of Philosophy: the Analytical Ideal”, *Aristotelian Society Proceedings*, Supp. vol. 62, p. 169-89.
- KREIMENDAHL, L., 1982, *Humes verborgener Rationalismus*, Berlin, de Gruyter.
- LINKE, P., 1961, *Niedergangerscheinungen in der Philosophie der Gegenwart. Wege zu ihrer Überwindung*, Munich, Reinhardt.
- MANDELBAUM, M., 1965, “The History of Ideas, Intellectual History and the History of Philosophy”, in *The Historiography of the History of Philosophy, History and Theory*, Beiheft 5, p. 33-66.
- MISES, R. von, 1970, “Ernst Mach and the Empiricist Conception of Science”, in (eds.) R. Cohen & R. Seeger, *Ernst Mach. Physicist and Philosopher*, Boston Studies in the Philosophy of Science, VI, Reidel, (traduction anglaise d'un article publié en 1938 dans *Einheitswissenschaft*, 7).
- MOORE, G., 1904, “Jahresbericht über 'Philosophy in the United Kingdom for 1902'”, *Archiv für die Geschichte der Philosophie*, 10, p. 242-264.
- MORSCHER, E., 1973, *Das logische An-sich bei Bernard Bolzano*, Salzburg, Pustet.
- MULLIGAN, K., 1991, “Introduction: On the History of Continental Philosophy”, in Mulligan (ed.) 1991, p. 115-120.

- (ed.) 1991, *Continental Philosophy Analysed, Topoi*, 10/2.
- NEURATH, O., 1935, *Le Développement du Cercle de Vienne*, Paris, Hermann.
- OGDEN, C. & RICHARDS, I., 1972, *The Meaning of Meaning*, London, Routledge, (publié pour la première fois en 1923).
- PASSMORE, J., 1965, “The Idea of a History of Philosophy”, in *The Historiography of the History of Philosophy, History and Theory*, Beiheft 5, p. 1-32.
- PUNTEL, L. B., 1991, “The History of Philosophy in Contemporary Philosophy: The View from Germany”, in Mulligan (ed.), 1991.
- RÉE, J., AYERS, M. & WESTOBY, A., 1978, *Philosophy and Its Past*, New Jersey.
- RORTY, R., SCHNEEWIND, J. & SKINNER, Q. (eds.), 1984, *Philosophy in History: Essays on the Historiography of Philosophy*, Cambridge University Press.
- RORTY, R., 1984, “The historiography of philosophy: four genres”, in (eds.) Rorty et al. 1984, p. 49-75.
- RUSSELL, B., 1911, “Le réalisme analytique”, *Bulletin de la société française de philosophie*, 11, p. 53-61.
- 1973, “Meinong's Theory of Complexes and Assumptions”, in (ed.) D. Lackey, *Essays in Analysis*, Londres, Allen & Unwin, p. 21-76.
- 1989, “La philosophie de l'atomisme logique”, *Ecrits de logique philosophique*, Paris, PUF.
- RYLE, G., 1956, “Hume 1711-1776”, (éd.) M. Merleau-Ponty, *Les philosophes célèbres*, Paris, p. 206-209.
- SEVE, B., 1990, “La Dianoématique de Martial Gueroult et le problème de l'histoire de la philosophie”, in “La Philosophie et son histoire”, *L'Age de la science*, 3, p. 137-176.
- SORABJI, R., 1982, “Myths about non-propositional thought”, in (eds.) M. Schofield & Martha Nussbaum, *Language and Logos. Studies in ancient Greek philosophy presented to G. E. L. Owen*, Cambridge University Press.
- SPIEGELBERG, H., 1981, *The Context of the Phenomenological Movement*, La Haye, Nijhoff.
- TULLY, J. (ed.), 1988, *Meaning and Context. Quentin Skinner and his Critics*, Polity Press.

Kevin MULLIGAN

Université de Genève